

5 cts — NUMERO DE 24 PAGES — 5 cts

# Le Samedi

VOL. IX. No 15

MONTREAL, 11 SEPTEMBRE 1897

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\$2.50 PAR ANNEE.  
LE NUMERO 5 CTS.

PREMIERS PAS DANS LA VIE



ANGOISSES MATERNELLES.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25  
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Éditeurs - Propriétaires,  
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 11 SEPTEMBRE 1897

## TAQUINERIES CONJUGALES



Madame. — Voilà, Georges, un perroquet qui ne désesse de parler toute la journée : il serait mécanique et remonté pour huit jours que ce ne serait pas pis, aussi...  
Monsieur. — Serais-tu jalouse de ce pauvre oiseau ?

## BOUQUET DE PENSÉES

Les plus douces paroles qu'une jeune fille aime à entendre : "Mademoiselle, vous êtes la seule femme que j'ai jamais aimée."

x

Si j'étais Dieu le père et que j'eusse deux fils, je ferais l'aîné Dieu le fils et le second roi de France. — CHARLES QUINT.

x

Songer qu'on s'en ira, les ailes étendues, le jour où l'on sera des cendres répandues à tous les horizons !...

x

Irritant est le bruit des mouches, c'est que leur bruit est l'annonce de leur contact. — F. CAMBON.

x

Les petits pays paraissent être les lieux d'habitat des grands abus.

x

L'homme oisif est comme l'eau qui dort, il se corrompt.

x

L'art n'est que du travail accumulé.

UN SOLITAIRE.

On ne se pardonne pas de n'être rien. — C. DE VIREMOND.

Entre le temps et nous, c'est à qui tuera l'autre. — GUY DELAFOREST.

En esthétique, comme en chiffons, l'opinion change avec la mode.

GUY DE MAUPASSANT.

Être ridicule, c'est tout simplement faire des sottises autrement que les autres. — L. DOCQUIER.

Un bon peintre donne l'immortalité à un mendiant, un mauvais ridiculise un empereur. — LÉON DAUDET.

Le snob ne comprend rien à ce qu'il fait profession d'admirer : le snobisme finit où la compréhension commence. — RENÉ DOUMIC.

## MARIVAUDAGE

Lui. — Oh, mademoiselle Julie, vous êtes bien véritablement l'étoile de ce beau soir.

Elle. — Que vous êtes aimable, Jules, vous êtes le premier qui m'ait dit cela.

Lui. — Alors, Julie, permettez-moi, comme astronome, de réclamer ma récompense.

Elle. — Qu'entendez-vous par là ?

Lui. — C'est de donner mon nom à l'étoile que j'ai découvert.

## UN HOMME CHANCEUX

Madame. — Ce pauvre monsieur Comunpot est bien affligé.

Monsieur (distrain). — Ah ! Qu'a-t-il donc ?

Madame. — Il est devenu tellement sourd qu'il n'entend plus sa femme lui parler.

Monsieur (de plus en plus distrait). — Il y a des hommes qui sont bien chanceux.

## RIEN A CRAINDRE

Le docteur. — Dites-moi donc, la garde malade, je vous recommande de ne rien négliger de ce que j'ai prescrit. Avez-vous fait prendre au patient, tel que je l'ai dit, une cuillerée à café de brandy, toutes les deux heures ?

La garde malade. — N'ayez pas peur, monsieur le docteur, il en a pris 20 cuillerées d'avance.

L'exotisme a ses amateurs, et l'archaïsme ses dévots ; il n'y a de populaire que l'art national et contemporain. — G.-M. VALTOUR.

## SALTIMBANQUE!

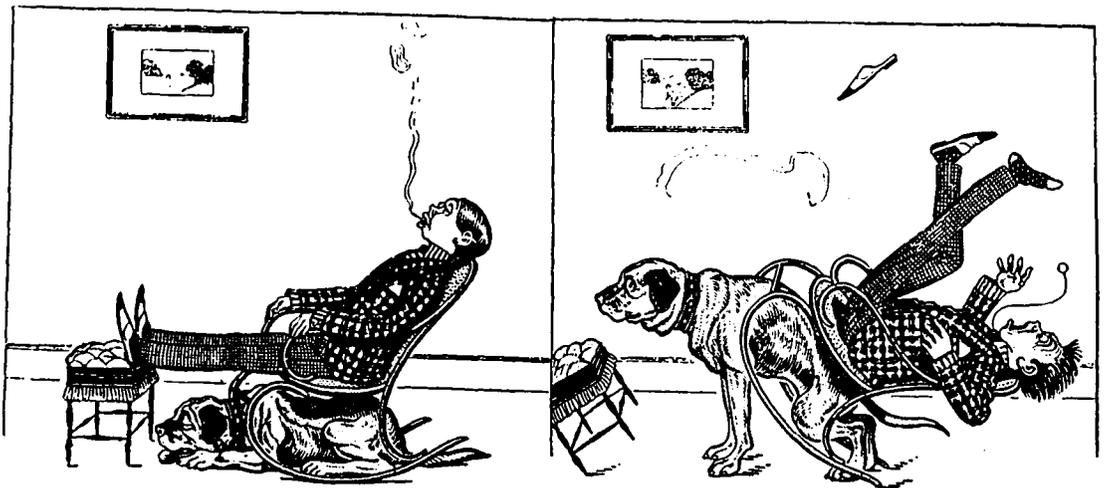
Le SAMEDI, dont les romans sont si vivement appréciés de ses lecteurs, va commencer, prochainement, la publication de SALTIMBANQUE ! œuvre vécue, de Henri Germain.

Dans le nouveau feuilleton, l'intensité de l'action va toujours en croissant. Les personnages prennent, peu à peu, la place exacte que leur assigne leurs rôles respectifs et le public assiste, toujours sous le charme, à l'intrigue de plus en plus enchevêtrée mais qui se dénoue grâce au dévouement et à la perspicacité du héros Fild'acier.

SALTIMBANQUE est un roman dont l'action se passe dans un cadre tout moderne. Nous coudoyons incessamment, nous retrouvons dans les diverses phases de notre existence des types absolument semblables à ceux que le romancier a choisis pour développer sa thèse. C'est dire que l'attrait s'augmente de cette similitude de vie entre nous et les personnages de SALTIMBANQUE, qui s'entre choquent, se combattent, sans qu'on puisse dire si l'intérêt intense qui s'attache à cette œuvre, une des plus attachantes du roman moderne, provient de cette simplicité d'action mise au service d'une imagination vraiment étonnante, ou du style clair et concis dans lequel elle a été écrite.

Chacun voudra lire et relire SALTIMBANQUE !

## SA RÉPONSE



I  
— Je voudrais bien savoir où est passé Médor ; cet animal-là est toujours par monts et par vaux... Médor... Médor...

I  
A ce moment Médor, en se levant, fit connaître à son jeune maître qu'il était présent.

## PRÉCOCE INTELLIGENCE



La gouvernante. — Et pour quelle raison, Freddie, voudrais-tu avoir deux femmes quand tu seras grand ?

Freddie. — Pourquoi ! C'est pour que, quand je sortirai avec une, l'autre reste à la maison et prépare le diner afin que nous ayons tout prêt quand nous rentrerons.

## Emaux et Camées

## CRI DU CŒUR

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DXXXII

## MESSIDOR

Les blés brunis par le hâle  
Roulent comme un flot mouvant  
Sous le vent,  
Et l'invisible cigale  
Fête en son aigre chanson  
La moisson.

L'épi, que juin ensoleille,  
Vers son voisin se penchant  
Dans le champ  
Lui dit sans doute à l'oreille  
Quelque secret répété  
Tout l'été.

Sur ce champ jaune qui bouge  
Bluets ou coquelicots  
Inégaux  
Semblent l'aile bleue ou rouge  
Des fidèles papillons  
Des sillons.

Qu'on est bien, couché par terre,  
Dans le silence et l'oubli  
Recueilli,  
Rêvant au mot de mystère  
Dont sans cesse les grands blés  
Sont troublés !

MARC LEGRAND.



## DEJEUNERS SUR L'HERBE

INSTANTANÉ PARISIEN

Voici le départ matinal des familles en vacances, vers le Bois de Boulogne. Car, si les vacances existent pour beaucoup de petits bourgeois, l'argent fait défaut pour aller à la mer, ou même dans quelque Bois-Colombes ou Courbevoie. Force est donc de se rejeter sur le bois à proximité pour les occidentaux de Paris, c'est Boulogne ; pour les orientaux c'est Vincennes. Les enfants, libérés de l'école, portent les menus objets, le père a sur son bras le plus lourd panier, et la mère traîne en une voiturette le petit dernier, qui suce son pouce en guise d'apéritif. Ils vont, de la sorte, s'installer à la campagne ; leur campagne, le bois que les élégants et élégantes ont déserté, et ils s'en emparent pour déjeuner sur l'herbe. C'est une joie de faire les sauvages en quelque recoin éloigné, tout en allumant la lampe à esprit de vin qui doit réchauffer le café noir.

Si la pluie vient à troubler ce campement, on s'abrite sous les parapluies, plantés comme des tentes, à formes de champignons.

Et cette façon de villégiaturer n'est point la plus sotte. On revient gris de lumière, et d'air, éreinté un peu ; mais on recommence le lendemain, tant que dureront les vacances.

D'ailleurs, le déjeuner sur l'herbe est une cérémonie qu'adore le Parisien. Cela a beau être inconfortable, rien n'égaie autant le citadin que de s'asseoir ou de se vanter sur du gazon, pour dévorer du veau froid et de la salade. J'ai vu, de mes yeux (l'œil de l'observateur) au détour d'un chemin, vers Saint-Maurice, une bande de trottoir où l'herbe avait poussé sous un bec de gaz. La muraille nue garantissait à peu près du soleil cet espace, taché de vagues papiers et de tessons : Eh bien, là déjeunait une famille de cinq personnes. Ils déjeunaient sur l'herbe !

PARISIEN.

## Une Prédiction par Mois

LA BALANCE

Cette constellation (22 septembre au 21 octobre) représente la balance de Thémis ; elle fait naître et inflige les procès.

Les hommes naissant sous ce signe sont querelleurs, processifs, chicaniers et ardents aux plaisirs. Ils réussissent dans le commerce, surtout dans l'exportation. Ils ont généralement en partage la beauté physique, des manières distinguées, le talent oratoire et jouissent d'une bonne réputation ; ils peuvent cependant parfois manquer à leur promesse, quand l'intérêt les y pousse. De riches héritages leur sont assurés. Leur prudence excessive les préservera de tous dangers. Ils se marieront plusieurs fois et auront peu d'enfants, ou peu de satisfactions par eux.

Les femmes seront beaucoup aimées et affables, gaies, douées de charmantes manières, généralement heureuses. Les fleurs leur plaisent particulièrement ; elles réunissent de nombreux adorateurs mais leur très grande susceptibilité renouvelle souvent leur entourage. Elles ont chance de se marier de dix-sept à vingt-trois ans.

MAGE.

La Justice organisée, la Morale armée, la Raison vivante.—PLATON.

Monsieur venait d'envoyer madame lui chercher son nécessaire à fumer quand il entendit un bruit sourd et un grand cri ; il avance, justement inquiet et, trouvant madame étendue en bas de l'escalier :—Pour l'amour du ciel, Amélie, ne sois donc pas imprudente à ce point-là, une chute pareille... tu pouvais casser ma pipe.

## ELLES SE COMPRENAIENT

Mme Dupétrin.—Que pensez-vous de mon petit Charles qui a obtenu le premier prix de sa classe ? Cela me remplit de joie, ma chère.

Mme Guibollard.—Comme je vous comprends bien, ma bonne amie. J'ai l'expérience de ce que l'on ressent en ces moments-là. J'ai failli mourir de joie quand mon petit chien Fido a eu le premier prix à l'Exposition.

## INJUSTE DÉFIANCE

Anatole (6 ans).—Dis, maman, est-ce que je n'ai pas été bien sage depuis que je vais à l'école ?

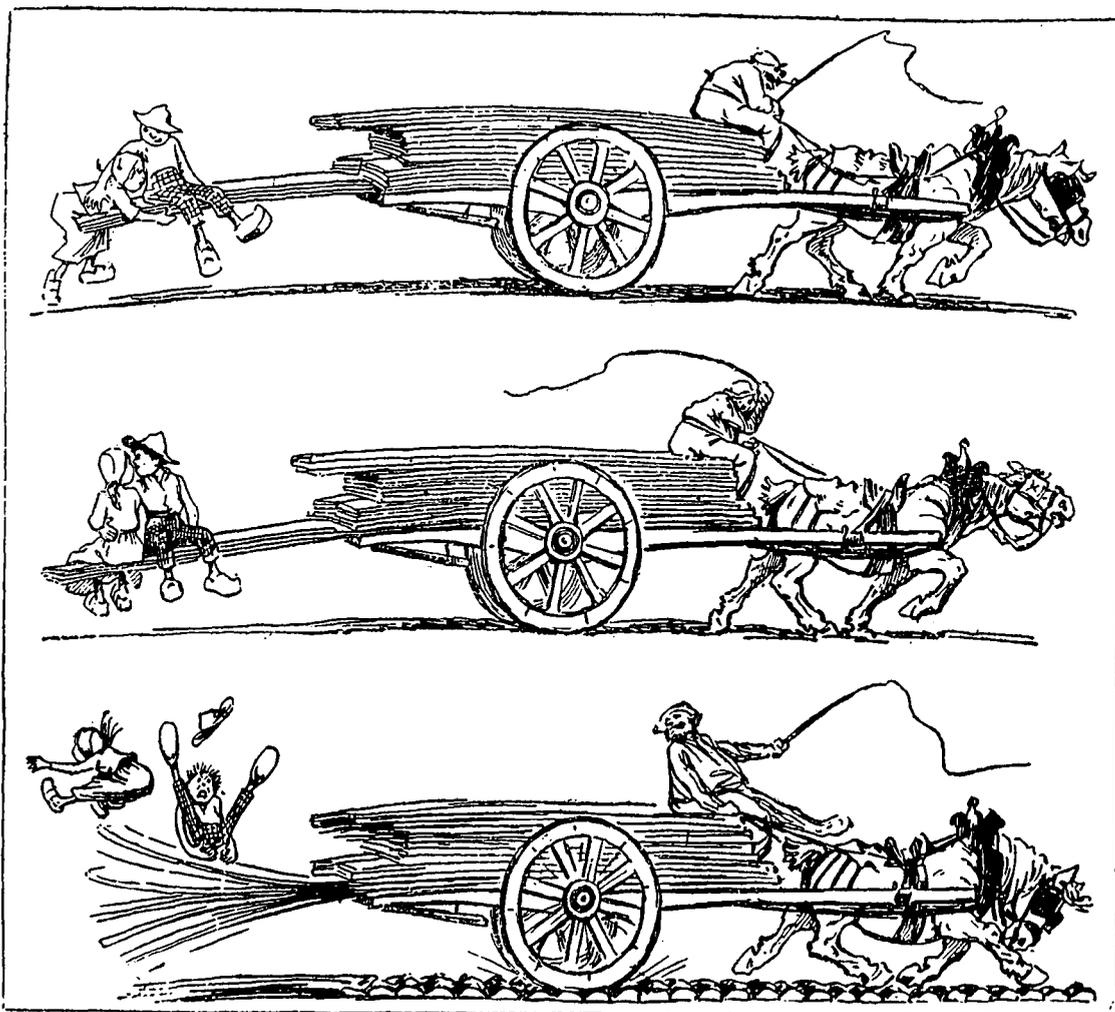
La maman.—Oui, mon chéri.

Anatole.—Et as-tu confiance en moi, maintenant ?

La maman.—Certainement, mon garçon.

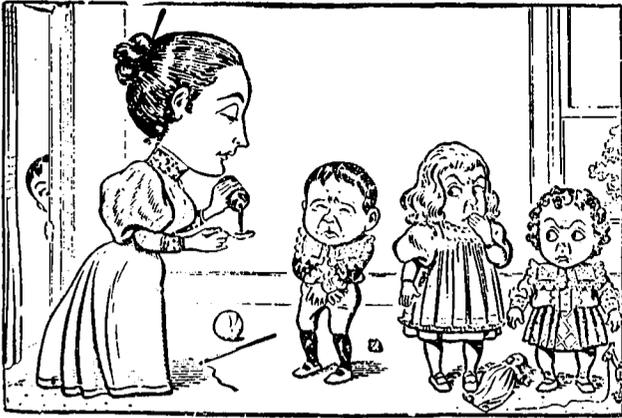
Anatole.—Alors pourquoi tiens-tu les tartes renfermées dans le buffet et mets-tu la clef dans ta poche, comme avant ?

## IDYLLE INTERROMPUE

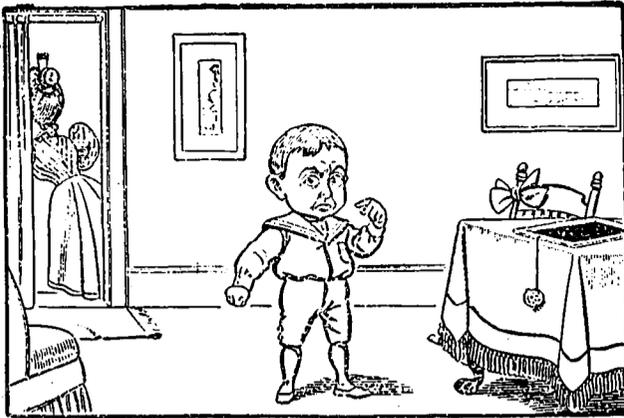


LEGENDE SANS PAROLES.

## BREVET A PRENDRE



I  
Maman. — Allons, mes chérie, il faut être bien gentils et prendre votre potion d'amers.



II  
Freddie — Hier, j'ai déjà eu une dose de cettt sale drogue, je n'en veux pas aujourd'hui. Ah, mais non !

## LA GOURGANE

L'autre jour, — je ne sais plus à quel propos, — comme je demandais à Mathurin lesquels il aimait le mieux des Anglais ou des Prussiens :

— Ma foi, me répondit-il, j'ai toujours tapé avec conviction sur les uns comme sur les autres, sans préférence, — pas de jaloux ! — L'Anglais est bien le peuple le plus égoïste et le plus rapace de l'univers ; le Prussien, lui, est lâche, vorace et voleur, il n'a pour lui que son Bismarck, qu'est un malin, ça, par l'exemple, je l'avoue ; aussi, pour l'amitié que je lui porte, les deux, c'est kif kif, comme on dit dans le grand monde. Seulement, voyez vous, la haine du John Bull, c'est dans notre sang à nous autres Bretons, ça fait partie de notre catéchisme, — à preuve que nos chiens eux-mêmes courent après l'Anglais comme après le chat.

— Pas, Gourgane, fit-il, flattant de la main une grande chienne pelée et le museau tout blanchi par l'âge ; pas, ma vieille !... l'Anglais ! chorche !... l'Anglais !...

L'animal se leva d'un bond, alla souffler sous les meubles et sous la porte du rouffe puis n'ayant rien trouvé, revint, grondant, s'accroupir, le nez dans les cendres.

— C'est dans le sang, je vous dis ; tenez, sa mère, — elle s'appelait Gourgane aussi, — en voilà une bête ! On n'avait qu'à lui montrer le fond de culotte d'un monsieur en lui disant : "l'Anglais ! Gourgane, l'Anglais !" et, le temps de passer une chique de tribord à bâbord, — ah ! elle ne s'arrêtait pas à lui examiner ses papiers ! — vlan ! elle te vous lui ratissait le guillard d'arrière, — que je t'attends ! — Ce que ces garçailles de mousses s'en sont amusés des fois !... Dam, elle y a perdu sa queue, un jour, mais aussi elle s'en est bien revengée ! Pourtant, ça n'étaient pas des Anglais, c'étaient des Allemands.

— Ah ! père Mathurin, vous me mettez l'eau à la bouche. Voilà une histoire qu'il va encore falloir me conter.

— Mon Dieu, si vous y tenez ! En attendant, goûtez moi de ce petit curaçao blanc que j'ai apporté de Hollande, et débarqué au Havre à la barbe des gabelous, un vrai velours sur l'estomac ! — Allons, votre pipe est allumée ?

— Ici, Gourgane, viens écouter comme quoi ta mère perdit sa queue avec les Prussiens.

\* \* \*

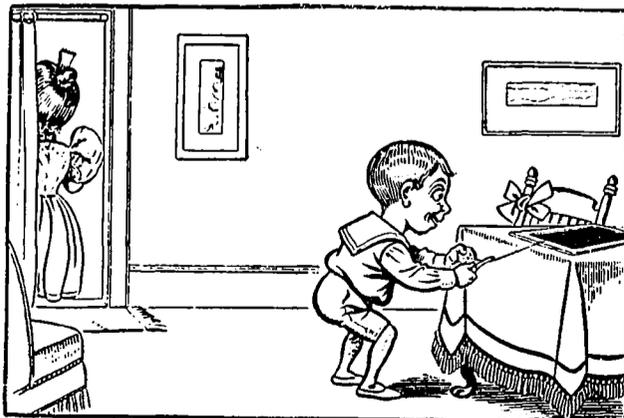
Cric, crac, l'embarc ! le nez d' Bismarck, le feu au torchon, ohé ! du ponton, tout l' monde sur l' pont ! — Avez-vous connu l'père Budineau, — qui pêchait des rigadeaux, sous la pointe de Pêcheateau ? — Y s'en est venu un bande de ptits oiseaux qui y ont monté au l' dos ! — oh ! oh ! père Budineau ! rasoir, bonsoir, l'ancre au bossoir ! cric !...

— Crac !

Quelle drinée, mes amis ! Quelle drinée !

Mais, commençons par le commencement.

Ah ! oui, c'était une fameuse chienne, Gourgane ! Outre qu'elle vous taillait en cinq sec un bifteck dans l'Angliche spoken, elle était fidèle, dévouée, intelligente, enfin toutes les qualités ! — et bien élevée ! — Pour vous en donner une idée, elle n'aurait jamais lavé son linge sale ailleurs que dans la poulaine, — ce qui est pour les chiens une fameuse preuve d'éducation, comme chacun sait. Et, avec ça des talents de société : elle



III  
... Voilà justement mon affaire. Une éponge, c'est bien ça...



IV  
... Et on dirait qu'elle est faite exprès... Elle me remplit juste la bouche.

vous fumait sa pipe comme un vieux gabier, à terre faisait toutes les commissions chez le boulanger et le boucher, allait vous chercher votre blague ou vos savates au commandement. Et un nez ! — deux fois dans sa vie elle nous a sauvés d'un abordage par des brumes à couper au couteau.

Pour chasser les rats (on y avait fait accroire que c'étaient des Anglais), elle n'avait pas sa pareille. Les rats sont des bêtes insupportables : outre que ça dévore la marchandise, ça vient vous manger la peau des pieds

quand vous êtes endormis ; oui, monsieur, la peau des pieds ! — Quel toupet ! Le jour donc, on envoyait Gourgane faire des rondes dans la cale, et la nuit elle couchait dans le gaillard d'avant. Si par hasard un rat se permettait de grignoter notre plante, elle le guettait avec la patience d'un chat, la rusée, et quand l'autre, rassuré, s'aventurait dans le milieu de la chambrée, — crac, — elle vous lui sautait sur la coloquinte, et vous l'estrangouillait en un rien de temps.

Bref, vous n'auriez pas trouvé le pendant de Gourgane de Brest à San-Francisco, ni de Dunkerque à Marseille. Aussi on l'adorait, on la choyait. A bord du *Neptune* qui ne se serait pas fait couper en quatre pour elle ? Aussi... — Cric !

— Crac !

— C'était dans le mois de juillet 1870. Nous chargions à Cork, en Irlande, pour Saint-Nazaire. Quelques jours avant notre départ, un gros trois-mâts-barque de Dantzig s'en vint se mettre en couple du *Neptune*. Gourgane n'aimait pas qu'on traverse son bateau. Aussi quand il y avait un étranger en couple de nous, on la tenait à l'attache ; mais, des fois, on oubliait de prendre cette précaution, et, dam ! alors elle se payait des fonds de culottes. C'est ce qui ne manqua pas d'arriver avec nos voisins pendant notre séjour à Cork. Ils n'osaient trop rien dire, malgré qu'ils étaient un équipage double du nôtre, mais ils gardaient une dent à Gourgane, et vous allez voir si cette sale race a de la malice !

Nous devions appareiller en même temps, eux et nous, le soir. Mais le soir venu, pas de Gourgane. Appelle que je t'appelle, — rien, — pas plus de chienne que sur la main. Nous pensons : Bon, elle s'en a allée avec le capitaine, — un pays à moi, Jean-Marie Le Guesn, que j'avais vu maître, un rude matelot, dam ! oui, et un fameux gars ! — Mais tandis que nous regardions s'éloigner l'Allemand, — et il manœuvrait joliment mal, entre paranthèses, — qui était déjà rendu à cinq ou six cents brasses de nous, voilà que nous découvrons, nageant vers nous avec des efforts désespérés, — qui ça, monsieur ? Gourgane ! On met vite un canot à la mer, on s'en va la chercher, mon doux Jésus ! Croiriez-vous que ces brutes y avaient coupé la queue — mais, là, coupé au ras de l'échine ? — Cré nom ! le sang ne nous fait qu'un tour. — Mais, quoi ! l'Allemand filait, déjà loin, le gredin !

Nous retournons donc au *Neptune*, nous hissons à bord Gourgane, à qui qu'on applique un cataplasme de suif sur le fondement, et nous espérons le capitaine.

Vous pensez, quand il arriva, ce fut à qui raconterait l'aventure de la chienne. Mais lui alors, nous regarde d'un air drôle.

— Savez-vous ce que je viens d'apprendre là bas chez le courtier, vous autres ? — Eh bien la guerre est déclarée entre la France et l'Allemagne.

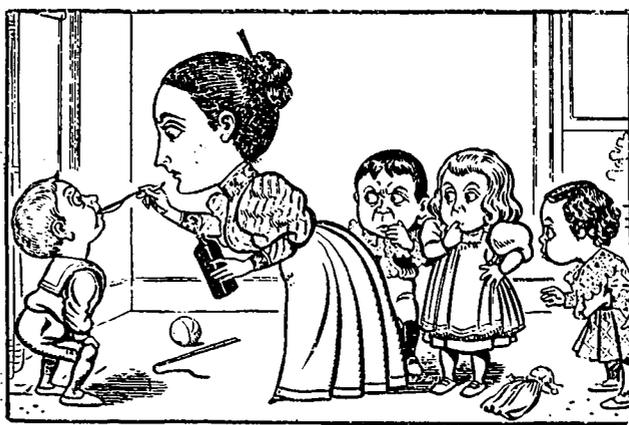
Ah ! nom de nom de nom de nom ! Ça nous fit à tous comme si on nous aurait enlevé un poids de l'estomac. La guerre ! Nos yeux luisaient

## BREVET A PRENDRE — (Suite.)

BREVET A PRENDRE — (Suite.)



Maman. — Où es-tu donc, Freddie ? Vraiment, un grand garçon comme toi, c'est vilain de se cacher comme ça... Pour t'apprendre, tu en aura deux cuillerées...



...Tiens, avale moi ça et vite. Tu as beau fermer la bouche tu l'auras quand même.

comme des chandelles. C'est que, voyez vous, monsieur, la rancune des deux pays se compliquait pour nous de l'offense faite à notre chien. — A pas peur, que j'me dis (je connaissais mon Jean-Marie), il va se passer quelque chose de drôle !

— Tout est préparé ? — qu'y dit, — largue, matelot !... A propos, les gars, y n'est pas trop loin, leur sabot. Si on allait y chercher la queue de Gourgane ?

Ah ! monsieur, on se met tous à hurler comme un seul homme :

— Hurrah pour le capitaine ! Allons chercher la queue de Gourgane !

— Et, si on aurait osé, on aurait soufflé dans les voiles pour avancer plus vite !

— A vot' santé, monsieur.

— A votre santé, père Mathurin.

\*\*\*

— Cri !

— Crac !

La nuit était déjà venue quand nous fûmes assez près de l'Allemand pour exécuter notre plan d'attaque.

Comme nous avions affaire à un vrai sabot et que notre chaloupe filait comme un bateau de régates, nous nous embarquons dedans, tous, — sauf le capitaine, naturellement, et un autre, mais y compris Gourgane, qui se doutait bien de quelque chose, la fine bête ! — et nous continuons notre chasse, favorisée par l'obscurité et aussi par l'ignorance où l'ennemi se trouvait de nos desseins. Il fallait, en effet, être des enragés pour manigancer un pareil branle-bas.

Pas une étoile dans le ciel chargé de nuages ; la mer, pas précisément grosse, mais dure, était noire comme du jus de chique.

C'était moi que Jean-Marie, — après nous être convenus de signaux, — avait chargé de la conduite de l'expédition.

Arrivés à cent brasses de l'Allemand, je fais amener la voile et le mât, armer les avirons, — qu'on avait enveloppés de toile pour amortir le bruit, — et, souque, matelot !

Une fois crochés à la coque du sabot, je grimpe sur l'épaule d'un camarade, et, par le moyen d'une cadène, en deux temps et trois mouvements, cherche après, mon fiston ! Mais, à ce moment, j'entends au dessous de moi une bordée de jurons, et je vois, quoi ? — la chaloupe en train de couler, et tous les copains à l'eau.

— Ah ! bien ! — que j' me dis, — Mathurin, mon garçon, tu t'as fichu dans une jolie situation !

Avec ça que le timonier, entendant du bruit, avait quitté sa barre et accourait de mon côté. Je ne fais ni une ni deux. — Vlan un gnion sur le nez, et un fameux, à preuve que mon homme s'en va godiller les pattes en l'air, pas disposé à me procurer de l'embêtement. Il n'y avait pas de temps à perdre, hein ! — J'avise un cablot, je le jette du côté où ça grouillait, y s'y accrochent tous, et un à un y se défilent sur le pont.

— Eh ben !... — et Gourgane ? — que je dis.

— Gourgane ? — elle est en bas, avec Lesage, elle y a croché dans le fond de son pantalon.

Décidément, la pauvre bête, c'était sa vocation.

Effectivement, je vois apparaître Lesage, qui avait placé le cablot entre les dents de Gourgane, au lieu et place de son pantalon. Je le hisse à son tour, et voilà le discours que je tiens à mes hommes :

— Vous savez, les gars,

coups dans le tas, j'en dégringole deux ou trois, puis je fouce sur les autres, et en un clin d'œil me voilà entouré de tous les côtés.

Vous pensez si je tricotais des poings et des pieds ! — Zou ! à toi un coup de torchon dans le tableau !... Zou ! à toi un gnion dans l'écubier ! — et zou, zou ! La purée de choucroutmans au brai sec !... Mais plus je cognais, plus y en avait !... A la fin des fins, je me mets sur les mains, et je te leur roule une générale à coups de talons, — qu'il n'y avait pas à faire de réclamations !...

Quand je me relevai, il n'en restait plus qu'un debout, en face de moi, une manière de colosse haut de six pieds. Y se précipite sur moi, y m'enveloppe dans ses grands bras, y m'appuie le genou sur la poitrine, y tire son couteau de matelot, et, dam ! pour la je ne sais plus combien de fois dans mon existence, je me mets à faire mon acte de contrition.

C'était fini de moi, voyez-vous, et, non, je n'ai jamais vu la mort de si près !

Mais, à ce moment, — cré nom ! — je sens une secousse qui me dégage ; c'était Gourgane, la bonne chienne, qui se dégringolait sur l'Allemand, et qui y plantait ses crocs dans le gosier ! Vous n'avez jamais vu acharnement pareil, et personne ne m'ôttera de l'idée que c'était lui qui y avait coupé la queue, — rancune de femelle, monsieur ! — Je les laissai se débrouiller ; ça n'était pas, en effet, l'occasion de se faire des politesses, attendu que la bataille n'était pas encore gagnée ; je vous dis, tant plus qu'on cognait, tant plus qu'y s'en aboulait ; Lesage, lui, en avait une grappe dessus. Heureusement je rencontraï une barre d'aspect, par le moyen de laquelle — ah ! mes amis, quelle drinée ! — Ce que je leur y ai épaissi le cuir le dos ! — des semelles, quoi !

Que vous dirai je, monsieur ! Une demi-heure après tous les gredins étaient hors de combat. Si vous auriez vu le choucroutman qui avait voulu me signer mon passeport pour le paradis des mathurins ! il avait le nez mangé, ce qui le rendait rudement plus laid que l'innocente avec sa queue coupée !

Après nous avoir suffisamment ramoné la gargoulette avec l'eau-de-vie des bourreaux de chiens, je fais à Jean-Marie les signaux convenus, et, une fois notre *Neptune* bord à bord avec le sabot, nous rendons la liberté à nos prisonniers, puis nous continuons notre route pour Saint-Nazaire, enchantés — comme c'était naturel — de nous avoir vengés de cette sale race de païens.

Un mois après, j'étais à Paris, où je devais prendre — je vous raconterai ça un autre jour — ma première leçon d'équitation.

Et maintenant, monsieur, si vous voulez bien, à la santé de Gourgane !

— A la santé de Gourgane, père Mathurin !

MAXIME AUDOIN.

L'art est convention, particulièrement la peinture. — SAINTE-BEUVE.

BREVET A PRENDRE — (Fin)



VII

...Je sais bien, mes pauvres petits, que ça n'est pas bon à prendre, mais consolez-vous en pensant que Freddie en a eu le double de vous autres.



VIII

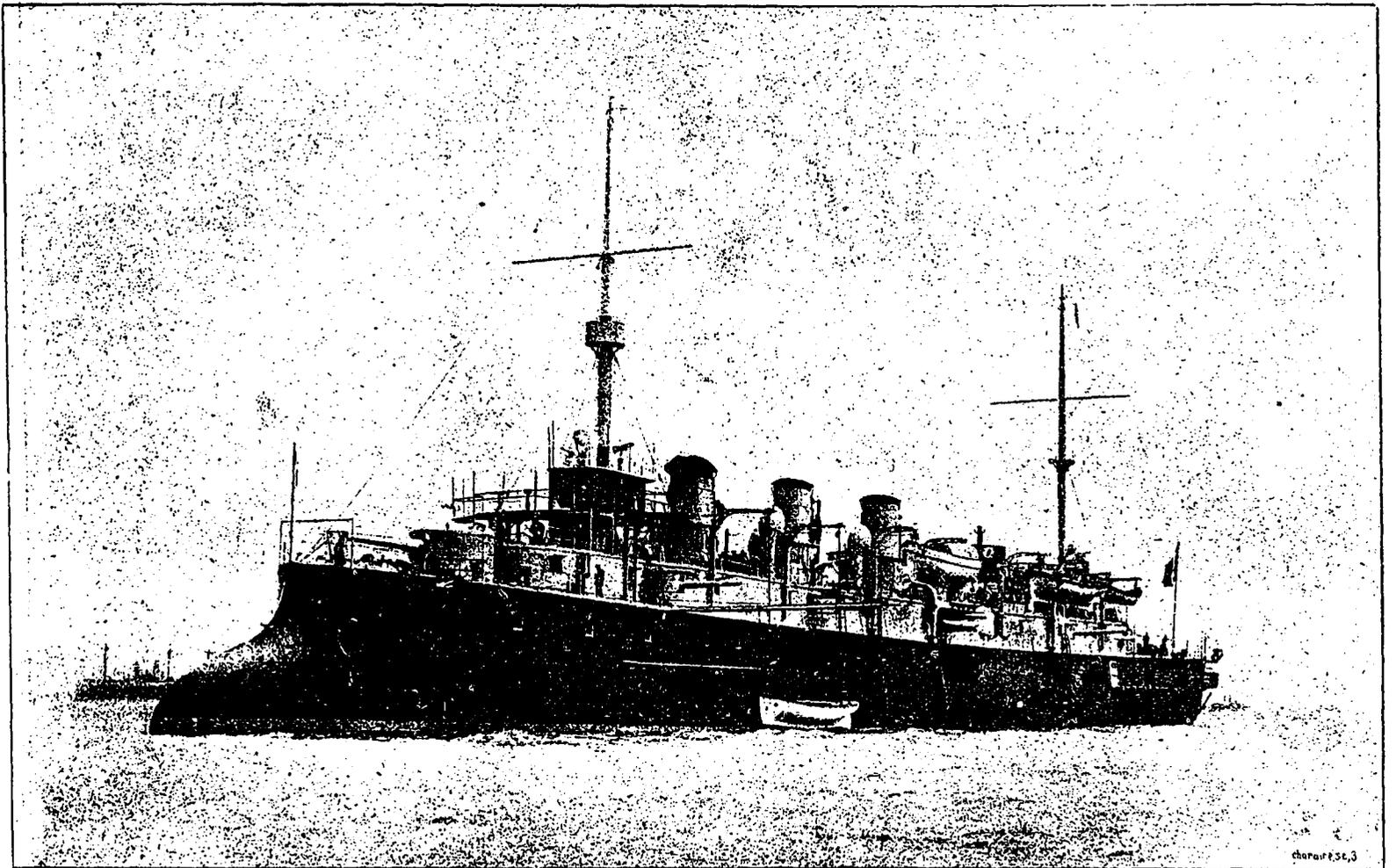
Freddie (étant de sa bouche une volumineuse éponge et le pressant délaiguement). — Tenez, petits imbéciles, c'est comme ça qu'un garçon intelligent prend ses médecines.

**PRENEZ L'EXTRAIT ORCHITIQUE CONCENTRÉ DU DR FRED. J. DEMERS,**

contre la Fatigue ou Epuisement Cérébral, Idées Fixes, Scrupules, Maladies Nerveuses, Débilité Générale.

(Voir l'annonce)

## CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



LE CUIRASSÉ FRANÇAIS "LE POTHUAU".



Le voyage du Président de la République Française, en Russie, a été l'occasion d'un aménagement nouveau, pour le superbe cuirassé de premier rang le "Pothuau", sur lequel monsieur Félix Faure a rendu, au Tzar et à la Tzarine, la visite par eux faite à Paris.

Le "Pothuau" avait déjà représenté, et dignement, la flotte française à la revue navale de Spithead, au mois de juin dernier, lors des fêtes du jubilé de la reine Victoria ; mais si, à cette occasion, il avait été peint en gris au lieu de conserver la teinte réglementaire des vaisseaux de guerre français, dite "toile mouillée", pour le voyage de Russie c'est en blanc que sa toilette avait été faite, en blanc éclatant, de ce blanc dont les marins français ont le secret et pour lequel il n'est jamais employé de pinceau, mais bien un "bouchon" de filasse, et la main qui donne la belle couche uniforme et glacée faisant l'admiration des profanes.

Le "Pothuau," que nous présentons ci-dessus aux lecteurs du SAMEDI, appartient au port de Brest, mais c'est à l'arsenal de Cherbourg qu'il a été "bichonné" pour la fameuse visite aux souverains russes. La coque est donc, comme nous l'avons dit plus haut et, pour ce voyage seulement, au-dessus des œuvres vives, d'une éclatante blancheur ainsi, du reste, que tous les accessoires extérieurs, et là-dessus resplendissent les ors des cuivres soigneusement astiqués. Le commandant est le capitaine de vaisseau Germinet, un officier fort distingué, autrefois attaché à la maison militaire du Président, à l'Élysée.

Les aménagements intérieurs du "Pothuau" sont ce que doivent être des appartements devant recevoir, pendant plusieurs jours, un aussi haut personnage que l'est le chef de l'État. Chambre à coucher, salle à manger, salons et tous les services accessoires pour le Président et sa maison ont été aménagés à bord du vaisseau et rien n'a été négligé pour qu'il fasse bonne figure et soit absolument digne de l'hôte du Tzar à Cronstadt.

\* \*

L'expédition Andrée au pôle nord a remis en actualité les intéressantes populations, si peu connues encore, vivant au nord de Bodo, Tromso et Hammerfest et qui, dans cette sauvage nature, savent néanmoins trouver le nécessaire pour tous les besoins de leur vie.

Les Lapons que nous présentons ici, sous la figure d'une jeune mère et de son enfant encore au berceau, sont, comme on peut le voir, confortablement vêtus pour le rude climat où ils passent leur existence ; vivent en été sous des tentes de peau de phoque, assez semblables comme disposition à celles de nos Peaux Rouges Américains ; en hiver dans des huttes de glace.

Ils sont fort attachés au sol natal et, s'ils s'en éloignent quelquefois, fut-ce pour habiter dans des pays plus favorisés de la nature, ils n'ont

qu'un seul désir, celui de retourner bien vite à leurs glaces, à leurs brouillards mais aussi à leur éblouissant soleil de minuit, aux magnificences des aurores boréales.

\* \*

A l'occasion de la fête nationale du 14 juillet, les pays de protectorat français ont, naturellement, organisé des réjouissances au cours desquelles, suivant le mot consacré, "la plus franche cordialité n'a cessé de régner".

A Porto-Novo, Dahomey, un grand Durbar (assemblée royale) a été organisé par les souverains nègres, amis ou protégés de la France, et nous devons à l'obligeance de Mr J. Hughes, photographe à Lagos, de pouvoir présenter aux lecteurs du SAMEDI la physionomie, fort originale, de cette assemblée.

Le roi Tofa, souverain de Porto-Novo, occupe la place d'honneur, assis sur un trône et abrité sous un élégant parasol ; notre protégé et allié Tofa fait vraiment bonne figure ; revêtu d'un riche uniforme brodé sur toutes les coutures, il porte en tête une couronne fermée surmontée d'un lion. A sa droite est le roi Agoliagbo, souverain du Dahomey, drapé dans une robe blanche, le chef couvert d'un bonnet brodé et garni de perles. A la gauche de Tofa, nous voyons le roi d'Alada, Jagla, porteur d'un bonnet de même forme que celui d'Agoliagbo, avec un collier d'or et un manteau brodé.

Autour des trois souverains nègres sont les princes royaux et les serviteurs porte parasols.

Devant l'estrade, surmontée de deux petits canons et ornée d'écussons tricolores et de draperies, sont groupés les principaux dignitaires et officiers dont l'un, un interprète, ami de la France, porte, épinglée sur son lambas, l'étoile de la Légion d'honneur.

Quel chemin parcouru depuis le règne du farouche Béhanzin, de sanguinaire mémoire, de ses barbares amazones et des hécatombes



UNE MÈRE LAPONNE ET SON ENFANT.

humains, encore à l'ordre du jour il y a quelques cinq ou six années.

\*\*

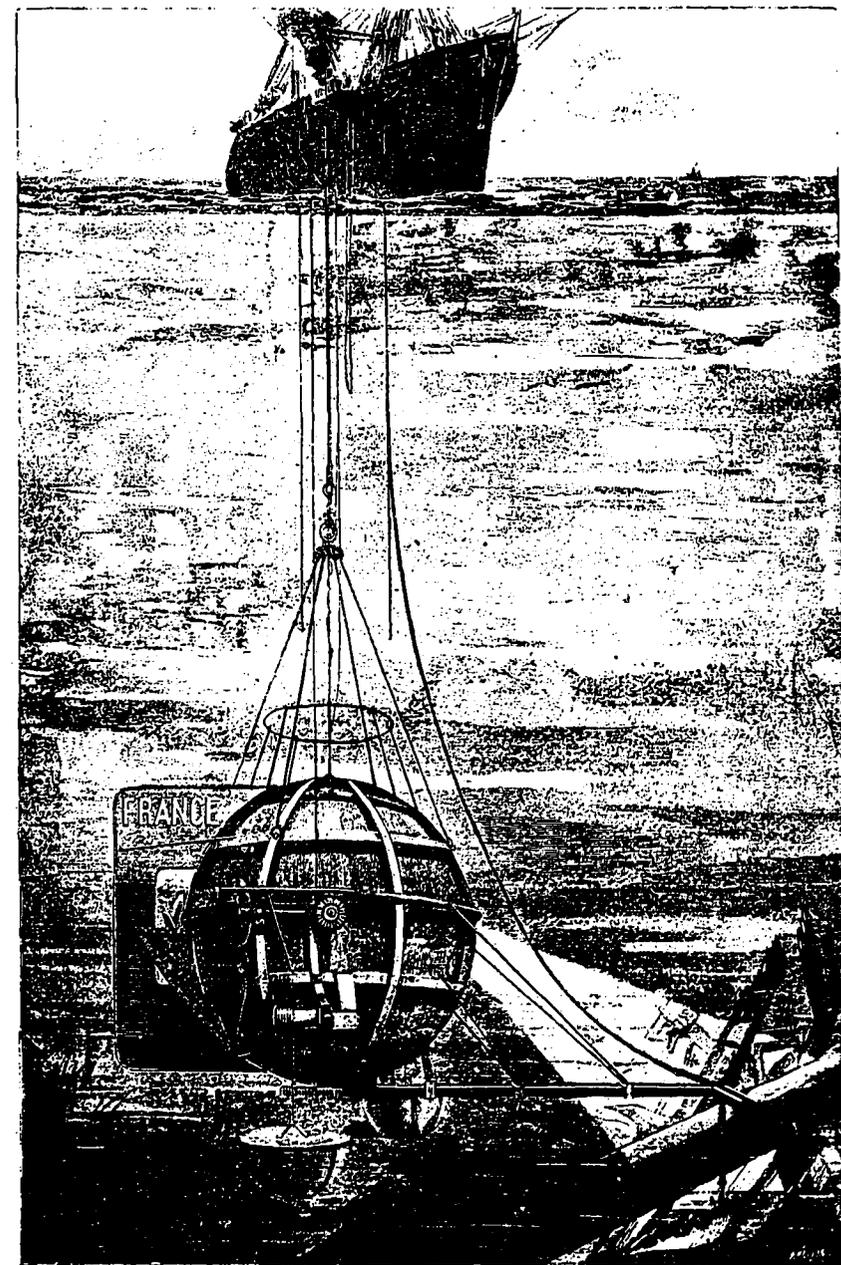
Le "travailleur sous-marin", dont notre gravure reproduit l'aspect au moment où, émergé en pleine mer, il se dispose à commencer son travail, est une des inventions les plus étonnantes de notre dix-neuvième siècle si fécond, dans son troisième quart surtout, en étonnantes inventions.

C'est, ainsi que l'indique son nom, un appareil pouvant travailler au fond de la mer avec toutes les commodités interdites à la cloche à plongeur, et, à plus forte raison, au scaphandre, appareils dont il diffère autant que pourrait différer un torpilleur filant 30 nœuds de la rudimentaire pirogue d'écorce des sauvages.

Le travailleur sous-marin est de forme sphérique, ce qui lui permet de mieux résister aux effroyables pressions sous-marines; d'un diamètre extérieur atteignant 3 mètres, il contient aisément 6 hommes avec une quantité d'air respirable suffisante pour 48 heures. Il renferme des accumulateurs électriques, un mécanisme actionnant des hélices directrices en tous sens et un gouvernail permettant de diriger facilement l'appareil. Son poids total, tout compris, est au maximum de 10 tonnes. On y accède par un "trou d'homme" avec échelle intérieure et il est muni de tous les instruments et appareils nécessaires à sa parfaite direction, et constituant de l'appareil un tout complet pouvant, en cas de rupture du câble le rattachant à la surface de l'eau, évoluer en tous sens et remonter même à la surface.



FÊTE NATIONALE FRANÇAISE A PORTO NOVO (AFRIQUE)



LE TRAVAILLEUR SOUS-MARIN.

Armé de trois hélices, il peut se porter en avant, en arrière, de côté, son gouvernail lui permettant de régler ses évolutions d'une manière précise. Sans le secours du navire auquel il est ordinairement attaché, il lui est facile, en se délestant, de revenir à la surface de l'eau.

Étant amené, à bord d'un remorqueur, au-dessus de l'emplacement où il doit opérer, il est mis à l'eau, suspendu au câble d'attache le retenant captif, et portant une lampe électrique extérieure pour éclairer sa route.

Le câble étant lentement dévidé sur l'ordre même du conducteur renfermé dans la chambre sous-marine, la descente se produit jusqu'à l'approche du fond à explorer et jusqu'au commencement de *halte* ! transmis électriquement au navire. Alors le travailleur sous-marin s'approche et vire de bord, armé d'une pince qui est bien le plus étonnant de ses organes et qui constitue une véritable main. Formée de deux tiges métalliques, dont l'une est fixe et l'autre mobile, à la façon d'une pince anglaise, la tige mobile est actionnée à l'aide d'une crémaillère et d'une roue d'engrenage manœuvrée par un volant relié au centre de la chambre de manœuvre. C'est avec cette pince que de lourds fardeaux sont maniés sans peine, des filins, câbles ou chaînes saisis ou enroulés autour des épaves de grands poids et de dimensions considérables qu'il s'agit de renflouer.

Soit deux travailleurs sous-marins, placés de l'un et de l'autre côté de l'épave sous laquelle il s'agit de placer filins ou câbles.

Un, deux, dix de ces filins, munis chacun d'un crochet ou d'un grappin, sont rangés d'un côté; le second travailleur, qui est de l'autre côté, passe sa pince sous l'épave, saisit le filin et, le rencontrant, l'accroche, à l'aide de la pince, au grappin du filin correspondant. Au signal donné par le téléphone du sous marin, le bateau fait agir à la fois toutes ses forces motrices et l'on ramène l'épave à la surface. Avec l'emploi des pompes aspirant l'eau contenu dans le navire naufragé et y substituant de l'air comprimé, l'allègement des grosses épaves permet de les soulever par les chaînes et de les amener sur le sol ferme. On peut également attacher, aux flancs de l'épave, des réservoirs métalliques à air comprimé et, en lui constituant une véritable ceinture de sauvetage, l'enlever sans effort. Pour la pêche des huîtres, perlières, nacres, coraux, éponges, les objets captés et détachés par la tenaille sont déposés dans une boîte en tôle attachée par un câble au bateau et remontée au signal donné par le téléphone.

LOUIS FERRON.

#### LA CAUSE

*L'inspecteur primaire.*—Et maintenant, mes petits amis, y en a-t-il un parmi vous qui puisse me dire pourquoi la mer est salée ?

*Le petit Pitouche.*—Moi, m'sieu l'inspecteur.

*L'inspecteur.*—Ah ! Et quelle en est la cause ?

*Le petit Pitouche.*—C'est parce qu'elle est remplie de morues et de harengs salés.

#### PAS SUFFISANT

*Elle.*—Papa vient de me dire qu'il consentait à nous marier. Il paiera la moitié des dépenses de la noce et du mobilier.

*Lui (tristement).*—Parfait ; mais qui paiera l'autre moitié ?

## PLAISIR GATÉ



Madame Abraham. — Ça's-tu, Abraham ? du fumes un pon zicarre et du as l'air driste comme un ponnet te nuit !

Monsieur Abraham (lugubre). — Il y a gue dout mon blaisir est caté en bésant gue che n'ai bas l'assurance sur ce zicarre !

## A P R È S

Quand un ardent soleil s'éleva de la plaine,  
Tous les glorieux morts n'étaient pas enterrés.  
Habits galonnés d'or et capotes de laine  
S'élevaient par lambeaux richement éclairés.

Plus rien ne remuait dans la chaude lumière.  
Pas un tressaillement aux baisers du soleil.  
L'œil ouvert, mais éteint, ou fermant la paupière,  
Tous étaient endormis de leur dernier sommeil.

Petits blonds de vingt ans, vieux à moustache grise,  
Consorts et généraux, pêle-mêle étendus,  
Sur le champ mortuaire où chacun fraternise,  
Côte à côte gisaient dans les rangs confondus.

Héroïques d'entrain et de sauvagerie,  
La veille, triomphants ou vaincus tour à tour,  
Ils s'étaient bien rués à la grande tuerie  
Dans le rude combat qui dura tout un jour.

Jamais le pur soleil, naissant au pied des ormes,  
Ne vit pareil désastre entre deux camps rivaux,  
Tant d'arbres abattus par les débris informes,  
Dans cet écrasement d'hommes et de chevaux.

Les vaillants avaient-ils déployé leurs bannières  
Pour l'intérêt d'un peuple ou la cause d'un roi,  
Pour un humble ruisseau limitant les frontières ?  
Les chroniqueurs du temps n'ont jamais dit pourquoi...

ANDRÉ LEMOYNE.

## LE SOUS-PREFET

Cet étonnant original de Lafilasse venait, m'assurait un ami pour lequel l'administration n'a pas de secret, d'être nommé sous-préfet à Billentoc, dans le département des Trois-Sèvres.

J'avais toujours eu l'idée de contempler le célèbre Lafilasse, dont les œuvres littéraires, les succès mondains et surtout la réputation qu'il avait d'être le plus habile diplomate — malgré sa jeunesse — des temps passés et présents, avaient pénétré jusque dans les coins les plus reculés de la France.

De plus, Billentoc est une ville d'eau, chacun le sait, absolument à la mode, et, n'ayant rien qui m'attachât chez moi, je bouclai ma valise et, prenant le plus prochain express, arrivait à 8 heures du matin par une belle journée d'été, dans la sous-préfecture assignée à Lafilasse.

Je me fis conduire au meilleur hôtel de la ville où j'appris la désagréable nouvelle de l'augmentation des chambres et de la table d'hôte. Il était arrivé, me dit l'hôte, un visiteur distingué, Mr Lafilasse, nommé sous préfet et qui, devant le temps fixé pour son arrivée et ne voulant déranger son prédécesseur, était, *incognito*, descendu au Lion d'Argent, — c'était le com de l'hôtel où ma bonne fortune m'avait conduit. — Je réussis à avoir une chambre étroite et noire, au 3<sup>e</sup> étage de la maison. Que m'importait ! J'étais dans la place et, bonheur inouï, dans l'endroit même où logeait mon héros. Je changeai d'habit et, élégamment vêtu, pimpant et frisé, je me précipitai dans le salon où, rencontrant mon hôte, je lui demandais de me faire voir, si possible, monsieur le sous-préfet, que je ne connaissais pas, sinon de réputation.

— Tenez, me dit-il, vous avez de la chance, car le voilà qui passe.

— Ce grand maigre, qui a un monocle à l'œil ?

— Oui, monsieur.

Je me précipitai dans le jardin de l'hôtel où le monsieur en question venait de descendre et, m'étant arrangé de façon à le croiser, je le saluai respectueusement... Il eut l'air étonné, mais me rendit mon salut avec une grâce charmante. Je le suivis discrètement en allumant un cigare ; vingt pas plus loin il en tira un de sa poche, mais, au moment de l'allumer, constata qu'il n'avait pas d'allumettes ; il jeta à droite et à gauche des regards navrés, quand je me présentai et lui offris du feu. Il en prit, me remercia et salua en souriant. Allons, ça n'allait pas mal du tout, je

tenais mon homme. À la buvette, nouvelle rencontre, je me trouvais tout près de lui et constatai qu'il buvait comme tout le monde... très simplement.

Enfin, hasard heureux, le soir il entra à la table d'hôte et vint s'asseoir à côté de moi. Je pensai qu'il n'était pas fier du tout ; je me levai et me tint debout, respectueusement, jusqu'à ce qu'il se fut assis. Je lui faisais passer les plats... il acceptait sans parler, mais gracieusement. Je l'examinai à la dérobée et lui trouvais une grande ressemblance avec monsieur Méline, mais en beau toutefois.

Quand il se leva, un cure dents à la main, je me hasardai :

— Etes-vous encore pour longtemps notre hôte, Mr le sous-préfet ? fis-je la bouche en cœur.

Il me répondit :

— Sous préfet, moi ? Je suis Moulflac de Carpentras et je voyage pour les engrais chimiques.

— Excusez moi, je vous avais pris pour Mr Lafilasse.

— Lafilasse ! fit-il en se grattant la tête... Lafilasse !...

— Oui, Lafilasse, le sous-préfet.

— Ah ! Lafilasse... le sous-préfet.

— Le sous préfet de Billentoc !

— De Billentoc... parfaitement... parfaitement... Connais pas du tout, fit-il en s'éloignant.

KADIO.

## UNE PREUVE D'AMOUR

Madame. — Avant que nous ne nous mariions tu disais toujours être prêt à faire n'importe quoi pour montrer l'amour que je t'inspirais.

Monsieur. — C'est vrai, ma chère, et il en est toujours de même. Que faut-il faire ?

Madame. — Descendre à la cuisine et mettre à la porte la cuisinière.

## IL VOULAIT SAVOIR

Louiset. — Dis, papa, est-ce vrai que tu n'es que l'imitation d'un homme ?

Le papa (ébahi). — Que dis-tu ? Voyons, qui a pu te mettre cette idée-là en tête !

Louiset. — C'est parce que j'ai entendu grande cœur dire à Mr Paul, hier soir, dans le passage, qu'il était le seul homme au monde.

Paris a ses provinciaux, la province a ses Parisiens. — ARMAND DE PONTMARTIN.

## UN PAPA AMÉRICAIN



Mlle Elise Pakkurst. — Papa, monsieur Paul va venir tout à l'heure ici, vous devez angler ma main !

Mr Pakkurst. — Qu'est-ce que monsieur Paul ?

Mlle Elise. — Mais, papa, c'est le monsieur qui vient passer ses soirées ici depuis trois ans.

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 17 JUILLET 1897

# Les Enfants Martyrs

## DEUX INNOCENTS

DEUXIÈME PARTIE

Par les Grandes Routes

XI

(Suite)

Bertine les a vus. Elle les imite. Mais comme ils s'arrêtent de temps en temps pour se consulter, elle est obligée de faire comme eux. Elle se cache alors en se couchant sur la terre.

Bientôt ils arrivent derrière le mur de clôture qui enferme le jardin et la villa du général Auberpin.

Bertine se dissimule dans un petit bois voisin.

C'est là qu'elle attendra. Que veut-elle ? Que se propose-t-elle de faire ? Elle l'ignore. Ses tempes battent. Ses yeux sont aveuglés. Elle a une immense épouvante au cœur.

Borouille essaye d'ouvrir.

La porte est fermée à clef.

Borouille tire de sa blouse une tige de fer qu'il a prise dans les magasins de la briqueterie, pendant qu'il y travaillait.

— Mon bâton de réglisse, dit-il.

Il fait en un tour de main sauter la serrure. La porte s'ouvre toute seule, alors. Et ils entrent dans le jardin.

Là, ils se concertent pour la dernière fois.

Borouille va distribuer les rôles.

— Nous allons nous avancer jusqu'à la maison. Nous serons tout le temps protégés par des arbres. Rien à craindre. Criquet montera avec moi. Charlot fera le guet. En cas d'alerte, nous filons vers la porte ouverte ; nous nous jetons dans le petit bois que nous avons laissé à notre gauche et nous regagnons le hangar. Pour ma part, je suis tranquille.

Et tirant son couteau de la poche, il l'ouvrit et l'y replaça ainsi.

— Le premier qui approche de trop près ses chasses des miennes je le décolle ! J'ai pas peur de la Butte et mon lingue est tout neuf.

Et Charlot se sentit frémir.

Malgré son ivresse, il pensa tout à coup au jardinier de Mantes.

Il revit soudainement, en une lueur de raison, Borouille qui était pâle et défait lorsqu'il les réveilla dans le fossé non loin de la Seine.

Il revit ses vêtements souillés de sang aux manches et sur les épaules.

Mais déjà, Borouille venait de disparaître, se hâtant vers la maison, suivi de Criquet, clopin-clopat, sautillant comme une saute-relu.

Tout était très calme.

Il n'y avait pas une seule fenêtre éclairée.

Les domestiques couchaient dans les combles ; le cocher dans l'écurie, située ainsi que les communs, à cent mètres environ du corps de bâtiment.

Il n'y avait donc, avec beaucoup de prudence, pas grand danger à redouter.

Criquet et Borouille franchissent en se courbant le long du mur de clôture la partie vide qui est occupée par les pelouses et un grand bassin, entre la maison et les premiers arbres. Puis ils rampent jusqu'à la maison.

Charlot les suit des yeux, car la lune vient de se lever et le ciel, tout à l'heure nuageux, est maintenant très clair.

Il les voit distinctement, mais, si rapprochés qu'ils soient, ils font si peu de bruit en marchant qu'il n'entend aucun bruit de pas.

On dirait qu'ils glissent en marchant.

Borouille, avec sa tige de fer, essayait d'ouvrir une persienne en décrochant la ferrure intérieure.

Mais il n'y parvenait pas.

— Il faudrait quelque chose de plus solide, dit-il à voix basse. Avec cela, je n'arriverai à rien et nous perdrons notre temps.

— Moi, je n'ai rien, fit Criquet.

— Attends, une idée !

Le long du mur se trouvait un décrotoir aux trois quarts descendu. Borouille l'arrache, l'introduit entre les lames des persiennes, fait une pesée lente.

Les lames craquent ; il s'arrête ; il écoute.

Le bruit n'a pas été entendu.

Il introduit le bras, tire le crochet de la persienne, qui s'ouvre, laissant la fenêtre à découvert.

Borouille coupe la vitre, — car il est outillé pour ces sinistres expéditions, — et la fenêtre est ouverte.

Il franchit l'appui et se trouve dans un cabinet de travail. Il allume une bougie et jette un coup d'œil autour de lui.

Criquet l'a suivi, mais il tremble de tous ses membres ; ses dents claquent.

Borouille, lui, quoique très pâle, est calme et souriant. Il a son sang-froid. Il veille à tout, car au fur et à mesure de ses recherches à travers le cabinet, il n'oublie pas qu'un danger peut venir du dehors et il se dirige de temps en temps vers la fenêtre, se penche, et d'un coup d'œil rapide inspecte les environs.

Tout est calme.

En revenant, il s'approche de Criquet. Les dents de l'infirmes'entre-choquent.

— Tu as peur, fait Borouille dédaigneusement.

— Oui, je ne le cache pas.

— Lâche !

— C'est possible. Vois-tu, Borouille, nous ferions mieux de nous en aller.

— Nous en aller les poches vides ?

— Oui.

— Plus souvent !

— Reste donc... moi, j'aime mieux partir...

Borouille étouffa un cri de colère. Il prit Criquet par le cou, le tordit sur son genou, à demi suffoqué et lui approchant son couteau de la poitrine :

— Tu peux choisir, Criquet ; si tu me plaques en ce moment, je te fais ton affaire...

Le couteau s'enfonça dans les vêtements et Criquet, sentant la pointe sur sa chair :

— Je ne ferai rien, je ne dirai rien, ne me tuo pas.

— C'est bon, mais gare ! Je veille.

Criquet se redressa, demi-mort d'épouvante.

Le cabinet était encombré de livres, de brochures, de papiers.

Le bureau avait ses tiroirs fermés ; cela ne pouvait longtemps arrêter Borouille qui, introduisant sa tige de fer dans une rainure, fit sauter la table du bureau, découvrant les tiroirs.

Il y avait, dans ceux-ci, de l'or et des billets de banque.

Borouille fourra tout pâle-mêle dans sa poche.

Dans le secrétaire, qu'il ouvrit de même, encore des billets de banque et des liasses de titres, de valeurs.

— Bons, bons, les fafiots, murmurait le greudin, mais les valeurs, je les dédaigne. C'est trop difficile à laver.

Et regardant Criquet, qui se tenait en un coin, dans l'impossibilité absolue de faire un mouvement :

— Tu vois, Criquet, je suis honnête... J'en laisse !

— Viens, Borouille, viens, je t'en prie, murmura l'infirmes.

— Tout à l'heure. Pendant que nous y sommes, il ne faut rien négliger.

Il quitta le cabinet de travail où, dit-il, il ne devait plus y avoir rien à fricoter.

Près de là était la salle à manger.

Il fit un paquet de l'argenterie et le donna à Criquet.

— Je te le confie. C'est ton lot. Ne le perds pas...

— Je t'en prie, Borouille, je t'en prie.

— Attends, je vais te donner du cœur au ventre...

Il ouvrit le buffet et prit une bouteille entamée.

— Du malaga ! mince de taf ! J'en ai jamais lampé.

Il en versa dans deux verres, découvrit des biscuits, offrit un verre cérémonieusement à Criquet :

— A la vôtre, monsieur le duc !

Criquet vida d'un trait, mais Borouille, en raffiné, en gourmet, buvait à petites gorgées, trompait son biscuit sans se presser, comme s'il avait été chez lui, comme s'il ne courait pas un danger terrible, assis les jambes très écartées sur un coin de la table.

— Comment trouvez-vous ce malaga, monsieur le duc ? Il vient de la cave de mon arrière-grand-père... sentez-vous comme il est dépouillé et onctueux au palais ?...

Mais Criquet n'avait pas le courage de plaisanter.

Il ne répondit pas.

Borouille lui tendit le flacon auquel il joignit une bouteille de fine champagne qui se trouvait également dans le buffet.

— Charge-toi de ces deux marmots... Nous leur dirons un mot tout à l'heure en entrant au hangar,

Et il entassa lui-même les biscuits dans ses poches.

Il retourna vers la fenêtre et jeta un coup d'œil dans la nuit.

— Personne !... Tout est tranquille... Parisiens, dormez !!

Il se pencha un peu plus.

— Je n'aperçois plus Charlot !

Il entra.

— Tu vois, Criquet, ce n'est guère difficile de dévaliser une maison.

— Si nous partions, maintenant !

— Partir ? Et les chambres du premier étage ?

—Tu veux ! Et le général ? Et le domestique ?  
 —Il dort, le général... et il est sourd comme un pot.  
 —Monte tout seul. Moi je ne pourrais.  
 —Attends-moi ici, lâcheur.

Borouille sortit dans un couloir sur lequel aboutissait un escalier. Il monta doucement. En haut, ayant aperçu de la lumière filtrer sous une porte, il éteignait sa bougie.

Il écouta. Rien. Il ouvrit la porte. C'était le cabinet de toilette du vieux soldat, éclairé par une veilleuse.

Les vêtements étaient là et sur un guéridon quelques pièces d'or, avec de la menuiserie monnaie, une montre en or, un portefeuille et un trousseau de clés. Il ouvrit le portefeuille, y découvrit encore un billet de cinq cents francs, le glissa dans sa poche, avec la montre et le reste. Quand aux clés il n'en avait plus besoin.

On entendait, très distinctement, du cabinet de toilette, la respiration du général. Son sommeil était agité : Il se tournait et retournait fréquemment. La porte de la chambre était entr'ouverte. Borouille regarda, hardiment.

Une belle tête à cheveux blancs, fine et rose, de vieillard robuste. La moustache blanche, très longue. Une lampe de nuit l'éclairait.

—Toi, tu as de la veine de dormir, car si tu te réveillais !  
 Et il eut un terrible geste vers son couteau toujours ouvert.  
 Il se recula lentement.

Soudain, au moment de sortir, il avisa de nouveau le portefeuille. Il lui passe dans la tête une idée qui le fait sourire.

De ce portefeuille, il détache une feuille.

Il tire le crayon et sur la feuille il écrit :

« Mon cher général, nous reviendrons l'année prochaine. Nous sommes assez contents de notre visite de cette nuit. Il n'y a pas de reproches à vous faire. Cependant tâchez que l'an prochain la maison soit encore mieux garnie ».

Il étale la feuille bien en vue sur le guéridon, puis il sort.

Il rejoint Criquet.

—Allons-nous-en, maintenant, c'est fini !

Ils sautent dans le jardin, longent la muraille.

La lune brille. Le ciel est sans nuages. Mais soudain, un bruit éclatant les fait tressaillir. Il n'ont pas refermé les portes à l'intérieur et celles-ci font un violent courant d'air avec la fenêtre restée ouverte également. Les portes claquent et retentissent dans la nuit comme des coups de fusil ; une vitre vole en éclats.

—Il faut se trotter, dit Borouille, il n'est que temps.

En effet, un remue-ménage inquiétant se fait entendre à l'étage supérieur. Une étroite fenêtre s'ouvre. Borouille et Criquet n'ont pas le temps de disparaître, bien qu'ils se sauvent à toutes jambes. On les aperçoit et un cri strident perce le silence profond de la nuit.

—Au voleur ! au voleur !

Qu'est devenu Charlot ?

Depuis cinq minutes, il gardait le poste que lui avait assigné Borouille. L'ivresse commençait à se dissiper dans son cerveau. Cette belle nuit si calme apaisait son esprit. Il lui semblait tout à coup que, depuis quelques jours, avec les idées de révolte qui germaient dans sa tête et qu'y entretenait soigneusement Borouille, il ne se possédait plus. C'était un autre que lui qui avait pensé ces choses-là. Un autre que lui qui avait senti son courage s'en aller sous les coups répétés de tant de misères ! Un autre que lui qui avait fait un premier pas sur la grande route du crime en allant, la veille, dévaliser un poulailler. Et cette nuit, était-ce bien lui encore qui se faisait le complice d'un vol avec escalade et effraction ?

A genoux derrière le tronc de l'arbre qui le cachait, il regardait vaguement autour de lui, comme s'il essayait de comprendre plus nettement ce qui se passait. Toutes ces choses restaient encore confondues en lui, comme noyées dans les dernières fumées de l'eau-de-vie que Borouille lui avait fait boire.

Que faisait-il donc là ?

Peu à peu il se reprenait... Peu à peu, à toutes les questions qu'il se posait ainsi, il pouvait maintenant répondre...

Oui, oui, deux hommes dévalisaient cette maison, et il veillait à ce qu'ils ne fussent point surpris. Il ne participait pas directement au vol, mais il aidait les autres à le commettre. Il en était vraiment complice. Et il aurait le droit, tout à l'heure, de réclamer sa part des richesses que les autres rapporteraient.

Et c'était lui, le petit Charlot qui faisait cela, lui, l'ami de Bertine.

Soudain, il tressaille...

Alors que dans sa tête fermentent toutes ces idées, naissent ces premiers remords, une main s'appuie sur son épaule et une voix craintive, timide, lui souffle à l'oreille :

—Mon Charlot ! mon bon Charlot ! !

Il ne se retourne pas. Il s'imagine qu'il vient d'entendre cette voix du milieu même de son rêve. Est-ce qu'il ne l'a pas entendue aussi, ce soir même, au moment où avec Borouille et Criquet, il quittait le hangar ? Est-ce que Bertine ne l'avait pas supplié de ne point se faire complice du crime qui se préparait ? Sa voix résonnait encore

dans son cœur !... Et voilà pourquoi, sans doute, il venait de l'entendre de nouveau.

Derrière lui, plus craintivement, plus bas :

—Charlot ! je t'en supplie, écoute-moi, Charlot !

Mais non, il ne rêve pas... C'est Bertine, à genoux, qui le prie tout en larmes.

—Bertine ! ma Bertine ! Toi dans ce jardin, près de cette maison...

—Oui, moi qui vous ai suivis sur la route, puis dans les terres...

—Tu n'as que faire ici... Va-t-en.

—Pourquoi ?

—Je ne veux pas que tu restes avec nous...

—Ma place est auprès de toi.

—Non, va-t-en ! S'il nous arrivait malheur...

—Est-ce que je n'ai pas toujours dit que si tu avais quelque jour de la peine, tu me trouverais pour la partager...

—Non, non, va-t-en, je te l'ordonne.

—Si tu désires que je m'éloigne, ne me laisse pas seule, accompagne-moi.

—Impossible.

—Tu fais le guet, n'est-ce pas ?

—Oui... Et s'ils étaient pris, ils auraient le droit de m'accuser de les avoir livrés...

—Oh ! mon Charlot, écoute-moi... ne sois pas un voleur, toi, mon Charlot...

—Bertine, tais-toi, tais-toi, va-t-en !

—Non... je resterai... partout où tu iras je te suivrai... Si l'on t'envoie au bain je serai près de toi parce que j'aurai comme toi mérité le bain... Réfléchis, mon Charlot... je veux rester honnête, mais je ne veux pas être honnête seule... avec toi, non sans toi...

—Bertine, c'est de la folie !

—C'est toi qui as été fou, cette nuit, mon Charlot ! Tu as été égaré. On t'a fait boire de l'eau-de-vie ! On t'a retiré ta raison, maintenant tu te possèdes, l'ivresse est passée ; réfléchis. Ne reste pas là. Viens. Tu ne m'aimes donc plus ?

—Oh ! ma Bertine, ma Bertine ! dit-il en pleurant.

Et Bertine, aussi, pleurait.

Et elle balbutiait :

—Tu vois comme tu me rends triste ! Tu vois, méchant, comme tu me fais de la peine !

Et Charlot la serre dans ses bras.

Il la couvre de baisers, répétant :

—Pardon ! Pardon ! ma Bertine... J'étais fou... Je le sens bien maintenant... J'étais fou et j'étais ivre...

—Viens !

—Oui, oui, oui, tu as raison.

—Fuyons !

—Fuyons !

Et ils se lèvent, ils se tiennent par la main, ils vont fuir, quand, tout à coup, deux ombres bondissent hors des fenêtres de la villa et passent en courant auprès d'eux sans les voir.

Ce sont Borouille et Criquet.

Et déjà ils sont loin, quand la maison s'emplit de bruit ; des portes et des fenêtres s'entre-choquent ; une voix crie :

—Au voleur !

Alors, ils prennent leur course aussi.

Mais derrière eux, sur le gravier d'une avenue, des pas précipités. Ils sont poursuivis. En même temps une détonation retentit, un éclair semble, au dessus d'eux, jaillir de la nuit même et Charlot pousse un gémissement.

Il est blessé.

—Mon Dieu ! Mon Dieu ! nous sommes perdus ! dit Bertine.

Cependant Charlot ne s'arrête pas, et il entraîne Bertine.

Ils arrivent à la porte du jardin, ils la franchissent, et Charlot a l'heureuse idée de la repousser violemment. Elle se referme.

De l'autre côté, ils entendent un juron de colère.

—Ah ! les gredins ! Je n'ai pas la clef ! !

Le mur est trop haut pour être escaladé. Il faut une échelle.

Deux détonations partent encore de la maison.

C'est le général qui tire dans leur direction.

Les balles passent en sifflant au-dessus de leurs têtes et vont se perdre dans le bois.

C'est dans ce bois aussi qu'ils se précipitent.

Ils courent sans s'arrêter.

De l'autre côté, sur la lisière, ils écoutent. Les poursuit-on ? A-t-on retrouvé leurs traces ?

Non, sans doute, car ils n'entendent aucun bruit.

Alors ils sont un peu rassurés.

—Je souffre ! dit Charlot.

—Où es-tu blessé ?

—A l'épaule...

—Viens, nous sommes justement près de la Vence, je vais luer ta blessure.

—Non, fuyons, fuyons !

—Appuie-toi sur moi !

On avait perdu leurs traces, sans doute, car ils n'eurent pas d'autre alerte. Ils ne mirent pas longtemps à regagner le hangar. La porte en était entr'ouverte. L'intérieur semblait désert et une obscurité complète y régnait.

Ils entrèrent et Bertine alluma une bougie.

Aussitôt que la lumière flamba, elle entendit un grand éclat de rire au fond du hangar, semblant sortir de dessous la paille.

Et c'était bien vraiment de là qu'il sortait.

Borouille surgit et se mit à cabrioler autour de Charlot et de Bertine. Et il s'abandonnait à toute sa gaieté.

—Enfoncé, le général !... L'affaire est dans le sac !... Et mince de fafiots et de jaunets ! Vous allez voir ça, mes amours !... En v'là, de la bombance. Vous avons de la gultouza pour des mois et des mois !... Ferme la porte, Bertine...

Mais à ce moment Charlot s'affaissait sur la paille.

—De quoi ? De quoi ? Il tourne l'œil ?...

—Charlot est blessé...

—Ah !

Bertine se hâta de lui retirer sa blouse et coupait la manche de la chemise. La blessure n'avait aucune gravité, mais il avait perdu beaucoup de sang pendant sa course, et le mouvement répété du bras avait légèrement enflammé la plaie.

Bertine lava la plaie avec de l'eau bien fraîche qu'elle alla puiser dans la Vence, puis fit un bandage avec un morceau de mouchoir.

Charlot fut immédiatement soulagé, et la détente de ses nerfs survenant tout à coup, il se mit à pleurer.

—Qu'est-ce que tu as ? dit Borouille. Ça te fait bobo ? Puisque ce ne sera rien ! Console-toi. Nous allons boire un coup, nous l'avons bien gagné, hein, Criquet ?

—Oui, dit l'infirmier...

Et se tournant vers Charlot en désignant Borouille :

—En voilà un qui n'a pas froid aux yeux !

Charlot ne pleurait plus. Il restait sombre, le sourcil froncé.

Criquet n'avait lâché en chemin ni la bouteille de malaga ni la bouteille de fine champagne.

Borouille versa du malaga et l'offrit à Bertine avec un biscuit.

—Honneur au sexe ! dit-il galamment.

—Je n'ai pas soif, dit Bertine.

—Pour trinquer ?

—Non !

—Et toi, Charlot ? Un biscuit avec du malaga ?

—Non.

—Qu'est-ce que tu as ? tu es tout chose ?

—Je n'ai rien. Ne te préoccupe pas de moi !

—C'est la fortune qui te change ? Je parie que tu te demandes ce que tu vas faire de tes jaunets.

Charlot ne répondit pas.

Borouille tendit un verre à Criquet.

—Moi, je veux bien, dit l'infirmier.

—Toi, tu es un vieux poteau. Nous nous entendrons...

Criquet se mit à rire, flatté d'être ainsi distingué par celui pour lequel il avait tant d'admiration.

—C'est trop sucré, dit Borouille. Je laisse le reste en réserve pour les dames ! Mais je voudrais dire deux mots à la fine champagne du général. Et toi, Criquet ?

—Moi aussi, dit Criquet, lequel, de sa vie, n'en avait bu.

Il versa, à pleins bords, et fit claquer sa langue.

—Chouette ! dit-il après avoir bu. Si le général se piquait le nez, ça n'était pas avec des aiguilles. C'est doux au cœur comme du velours !

Et ses yeux brillaient, déjà allumés par l'ivresse.

—Bertine, on n'y voit pas, dans cette casbah... Allume une deuxième camoufle !

Bertine obéit.

—On n'en a pas trop de deux pour partager le butin...

Il s'assit sur la terre, balaya la poussière d'un revers de main.

—Criquet, apporte-nous ton ballot.

L'infirmier jeta devant Borouille un paquet qui rendit un son éclatant. C'était l'argenterie volée dans la salle à manger.

—Vois-tu, Criquet, dit Borouille, les cuillers et les fourchettes sont sûrement marquées et aussi les autres pièces. Voilà ce que nous allons faire. Bertine nous prêtera une marmite. Nous ferons fondre tout cela et nous cacherons le lingot. Ça nous constituera une réserve que nous pourrons venir chercher à l'occasion, dans les moments de purée noire.

—Bonne idée ! fit Criquet.

—Quant aux billets bleus et aux louis d'or, comptons. D'abord, je garde pour moi la montre du vieux, mais je la cacherai avec l'argenterie. C'est trop dangereux. Pour le reste, voyons...

Il retira de ses poches, — de son pantalon, de sa blouse, de son gilet, — des billets de banque, de la monnaie d'argent, des sous, de l'or, pêle-mêle.

Il étalait tout devant lui, avec une sorte de ricanement convulsif

qui relevait ses lèvres, découvrait ses gencives, — ce rire singulier qui le faisait pour un instant ressembler à une bête fauve.

Ses mains tremblaient en palpant l'or, qu'elles prenaient à poignées, qu'elles laissaient retomber ensuite pour le faire tinter joyeusement.

Ses mains tremblaient aussi, plus violemment encore, lorsqu'elles froissaient les soyeux billets de banque, comme si elles s'étaient trouvées du même coup en contact avec une décharge électrique.

Quand il eut vidé ses poches, il mit de l'ordre dans ce butin.

A chaque instant, il se retournait vers Bertine, et disait rulement, le regard de plus en plus sinistre :

—A boire !

Et si elle tardait trop, si elle hésitait seulement :

—A boire ! allons, à boire !

Et il jurait, en l'insultant.

Bertine, alors, obéissait, tremblante et aussitôt allait se réfugier auprès de Charlot. Celui-ci, à demi couché sur son lit de paille, était plongé dans une profonde rêverie.

Les richesses étalées par Borouille trouvaient Charlot indifférent. Il ne les regardait même pas.

Il se disait qu'il avait aidé à les voler. Et au regard désespéré, plein d'une tristesse profonde, d'une immense pitié, que Bertine laissait tomber sur lui, à la dérobée, mais qu'il surprenait, il sentait que la jeune fille devait se faire la même désolante réflexion.

Elle ne l'aimerait plus ; elle aurait horreur de lui ; voilà sans doute ce qui allait arriver.

Borouille, maintenant, comptait le butin.

Il mettait d'un côté les pièces d'or en petits tas de cinq louis ; les pièces d'argent en tas de vingt francs ; les sous en tas de vingt sous ; les billets à part.

Enfin, après une dernière lampée d'eau-de-vie, il se leva titubant.

—Chouette, le pétrole du général... Ça se boit comme du lait...

Et, bien que personne ne parlât, il s'écria :

—Silence ! Je vais vous dire ce que nous avons gagné cette nuit à travailler, car nous travaillons, nous autres, pendant que les pantés dorment et engraisent dans leurs chenofs... Il y a ici cinq billets de mille... trois billets de cinq cents... ce qui fait six mille cinq cents francs en papier. Ça n'est pas tout. Il y a neuf piles de cents francs en jaunets, treize piles de cents francs en pièces de dix francs et cent quatre-vingt francs en monnaie. En totalité, avec les billets, ça nous donne huit mille huit cent quatre-vingt francs. Qu'est-ce que tu dis de ça, toi, Criquet ?

—C'est rudement beau, tout de même !

—Tu ne regrettes pas d'être venu, hein, vieux poteau ?

—Non, dit l'infirmier, puisqu'il est convenu que nous devons plus tard rembourser tout cet argent, après que nous nous en serons servis pour en gagner d'autre...

Borouille haussa les épaules. Il avait un sourire méprisant.

—Et toi, Charlot ?

Charlot ne répondit rien. Il n'entendait pas.

—Car tu sais, Charlot, tu as ta part comme nous, là, lesians. Tu nous as aidés. C'est grâce à toi que nous avons confiance, puisque nous savions que tu nous avertirais en cas de danger.

Ces paroles tombaient sur le cœur de Charlot comme autant de jets de flammes.

—A présent, continuait Borouille, partageons !

Et il parut s'absorber dans ses comptes.

Au bout d'un instant :

—Il ne serait pas juste de partager également notre butin. Ainsi, Charlot, lui, tout en ayant été très utile, je me hâte de le reconnaître, ne doit cependant pas être récompensé comme Criquet... Criquet m'a accompagné... Il a couru des dangers, il a voulu me plaquer c'est vrai, mais il s'est retenu... Criquet a donc droit à une part supérieure à celle de Charlot.

Criquet intervint.

—Moi, je ne suis pas de ton avis, Borouille. Je suis pour qu'on fasse des parts égales entre nous... Nous n'avons pas voulu voler, puisque nous devons restituer. Par conséquent...

—Tais-toi, Criquet ! Tu n'es qu'un imbécile !

Criquet, interloqué, ne dit plus mot. Il craignit d'avoir offensé Borouille. Il tenait à son amitié et à son estime !

Borouille reprit :

—De même, je pense qu'il serait injuste de me donner, à moi, une part égale à celle de Criquet. C'est moi qui ai éventé le coup, c'est moi qui ai conduit l'expédition. J'ai tout fait, en somme. Il faut bien le reconnaître.

—Oui, oui, faisait Criquet. N'est ce pas, Charlot ?

Mais Charlot se taisait toujours.

—Done, lit Borouille, voici le partage : Je donne deux cents francs à Criquet ; cent francs à Charlot et je garde le reste.

Il raffa le tout d'un grand geste, prit quelques louis qu'il lança vers Criquet et vers Charlot et coula or et billets dans ses poches. Charlot ne semblait ni avoir compris ni même avoir entendu.

Quant à Criquet il glissa les dix pièces de vingt francs dans son gilet et ne souffla mot.

Alors Borouille, satisfait de son jugement et de l'unanimité qu'il avait rencontrée, se versa un nouveau verre d'eau-de-vie.

Il l'éleva au-dessus de sa tête :

— Je bois à nos succès futurs !

Et il l'avalait d'un trait.

Son ivresse s'accroissait.

Criquet venait de s'étendre et fermait les yeux, Charlot rêvait, Bertine le regardait avec tristesse, assise devant lui.

Borouille ne songeait pas à dormir.

Il s'approcha de Bertine, la considéra quelque temps avec un sourire sinistre, puis tout à coup s'assit auprès d'elle et lui passa un bras autour de la taille.

Elle se défendit.

Borouille riait, farouche :

Mais Charlot s'élança.

Son poing fermé s'abattit sur la tête de Borouille avec la force d'un marteau.

Le bandit lâcha prise, recula en chancelant et fut arrêté dans sa chute par le mur du hangar. Autrement il serait tombé.

Il se tint là immobile, aveuglé, le sang partant du nez, pris d'un éblouissement.

Mais cela ne dura pas longtemps.

Il revint à lui, fit quelques pas.

Il cherchait des yeux Charlot, et sa figure couverte de sang était si hideuse, ses yeux sinistres avaient tant d'éclairs et étaient si farouches que Bertine, d'instinct, se jeta devant son ami.

— Retire-toi, Bertine, dit Charlot avec calme.

— Non, non, il va te tuer.

— Je ne suis pas si facile que cela à tuer... Je me défendrai.

— Mais tu es blessé, tu es affaibli.

— Pas trop. Je viens de boire un coup d'eau-de-vie qui m'a fait du bien. Si le bras gauche est faible, le droit est solide, et Borouille l'a bien vu, tout à l'heure.

— Il te tuera, te dis-je. Regarde ses yeux ! Ah ! mon Dieu !

Borouille venait de tirer son couteau.

D'un revers de main, il écarta Bertine, qui alla rouler sur la paille, où elle resta effarée, tremblant de tous ses membres.

Mais Charlot ne se laissa pas surprendre.

Lui aussi avait à la main son couteau, longue lame mince et droite comme celle d'un poignard, enmanchée dans une poignée de buis.

Il fit tourner la virole pour assujettir la lame.

Les deux adversaires, immobiles, se mesuraient de l'œil.

Borouille dominait Charlot de presque toute la tête. Il était évidemment plus robuste, aussi agile. Mais Charlot était doué d'une adresse singulière, d'une souplesse féline. En outre, il possédait tout son sang-froid, tandis que Borouille, mal dégrisé, n'était pas solide sur ses jambes.

Bertine terrifiée, s'était mise à genoux, avait joint les mains et disait des prières pour son petit ami.

La chandelle venait de s'éteindre, mais le soleil levant perçait à travers les interstices du hangar et envoyait de longues flèches d'or rouge sur la paille qui leur servait de lit.

Charlot évita un premier coup que Borouille lui dirigeait en pleine poitrine, et, comme il s'était courbé presque par terre, le bras en avant, la pointe de son couteau rencontra la cuisse de Borouille et y pénétra profondément.

— J'en ai ! hurla le bandit.

Mais la lutte n'était pas terminée. C'était un duel à mort.

Seulement, devenu prudent, Borouille se mit à rôder autour de Charlot, simulait des attaques, essayant de l'acculer contre le mur.

Parfois il s'élançait avec rage, au risque de s'enfermer si Charlot avait tendu et raidi le bras ; mais celui-ci, apaisé par ce sang qui coulait à flots de la jambe de Borouille, se tenait maintenant sur la défensive et se contentait d'éviter une lutte corps à corps où il aurait eu le dessous.

Lui-même, du reste, souffrait beaucoup de sa blessure dans les efforts constants qu'il était obligé de faire, tantôt replié sur lui-même, tantôt se détenant comme un ressort. Le sang s'était mis à couler, et il en sentait la chaleur le long de l'épaule, descendant jusqu'à son bras.

Tout à coup, il trébucha dans un trou, fit un faux pas.

D'un élan de bête, Borouille venait de le rejoindre. Il était tombé sur lui, la main levée, et la lame du couteau accrocha au passage un rayon de soleil.

Mais Charlot avait saisi le bras de Borouille et le maintenait. Ses forces n'étaient pas grandes, hélas ! car c'était de son bras blessé que dépendait sa vie, en ce moment.

Et Borouille, de la main gauche, lui avait arraché son couteau. C'en était fait certainement de Charlot.

Bertine était évanouie.

Criquet, dans son horreur de cette lutte, venait de gagner la porte. Il l'avait entr'ouverte et il allait se jeter dehors, lorsque soudain il

la referma, et, d'une voix étranglée par l'épouvante, il jeta ces mots :

— Les gendarmes ! !

Ce fut comme une douche d'eau glacée sur la rage des deux jeunes gens.

Borouille se releva précipitamment.

Ce que ce duel n'avait pu faire, la terreur le fit en une seconde : il était complètement dégrisé.

Charlot lui-même s'était soulevé, mais restait à genoux.

Il avait un éblouissement. Il avait vu la mort de près, car au moment où Criquet avait crié, il lâchait le bras de Borouille...

Borouille avait couru à la porte.

— Les gendarmes ! répéta Criquet.

— Laisse-moi voir.

Criquet lui cède la place.

Au loin, en effet, des uniformes. Trois gendarmes, dont un maréchal les logis, sortaient du village. Mais, au lieu de suivre la grande route, ils avaient pris à travers champs, dans un sentier qui côtoyait le cours de la Vence. Et le hangar qui servait de demeure aux jeunes gens était sur le chemin. Il venaient donc chez eux. Pourquoi autrement, eussent-ils pris ce sentier ?

Borouille referme la porte.

Il est blême.

— Nous sommes flambés, dit-il. On nous soupçonne. Et, s'il mettent les pieds chez nous, ça ne sera pas long. Voilà encore l'argenterie que nous n'avons pas eu le temps de fondre et de cacher. Et ils n'auront qu'à nous fouiller pour trouver sur nous de la galtouze dont nous ne pourrions que difficilement indiquer la provenance.

Et il eut un sourire farouche.

— Toujours, avant de me laisser pincer, j'en surinerais un !

Il avait son couteau à la main. Il jeta dessus un regard complaisant et il reporta son regard sur Charlot.

— Aujourd'hui, faut que je troue la peau à quelqu'un.

Par les intervalles des lattes mal recrépies et qui laissaient de nombreux jours dans le hangar, les enfants voyaient distinctement ce qui se passait dans la plaine.

Charlot, surexcité par le danger qu'il courait, — car ce danger était commun, il aurait sa part du châtement, puisqu'il avait été complice du vol — avait mis son œil à l'une des ouvertures. Bertine l'imitait. Elle aussi craignait, non pas tant seulement pour elle-même que pour Charlot. Elle, on finirait peut-être par prouver qu'elle était innocente, et que, si elle s'était trouvée dans le jardin de la villa du général c'est que son amitié pour Charlot avait voulu planer sur lui comme un bon génie, l'arracher au crime où il tombait. Mais Charlot, il était perdu si les gendarmes entraient.

Ils s'approchaient. Ils étaient à pied et marchaient d'un bon pas solide de soldats. Comme le sentier était étroit, il y en avait seulement deux de front. Le troisième venait derrière. Au fur et à mesure qu'ils arrivaient plus près, les jeunes gens pouvaient distinguer les détails de leur uniforme. Et, quelques instants après, Borouille, qui avait la vue très perçante, donna même des détails sur les physionomies.

— Il y en a un gros qui est très brun, avec une large figure épauouie. Il a l'air d'un brave homme. Un autre, qui m'a l'air d'un solide gaillard, à voir ses épaules. Il est roux, avec une moustache si épaisse et si longue qu'elle remonte jusqu'aux oreilles. Le troisième a des galons. C'est le maréchal des logis, un petit sec, qui ne paraît pas commode. C'est celui-ci que je m'en vas estourbir. Voilà, si vous n'étiez pas des flemmes, vous, vous en prendriez chacun un, et ni vu ni connu. Nous aurions le temps de filer par le chemin de fer.

Les autres ne répondirent pas.

— Oh ! malheur ! fit Borouille en les regardant avec mépris et en haussant les épaules.

Criquet abandonna le trou par lequel il regardait, et précipitamment se mit à cacher l'argenterie sous la paille.

— Oh ! c'est bien inutile, ce que tu fais là. Ils la découvriront, sois tranquille. Faut pas croire non plus que ce soient des buses !

— Il faudrait tout cacher, dit Criquet.

— Où ? Creuser un trou, nous n'avons pas le temps.

— Il y a le toit du hangar. Si on pouvait glisser tout par-dessus, ils ne songeraient pas, j'en suis sûr, à aller chercher là...

— Possible ! dit Borouille, frappé. Mais aurons-nous le temps ?

Et, évaluant la distance que les gendarmes avaient encore à parcourir :

— Plus que cent mètres à peu près, dit-il. Ton idée était bonne, Criquet, malheureusement elle est venue trop tard...

Il alla se mettre derrière la porte, son couteau à la main.

Il ne pensait plus à sa blessure. Ses yeux étaient injectés de sang. Et sa main était si violemment crispée autour du manche de son couteau, qu'aucune force humaine, à cette heure, n'aurait pu l'en détacher !

Maintenant, de l'intérieur du hangar où ils attendaient en retenant leur souffle, blêmes tous les quatre, ils écoutaient le bruit sourd des pas des soldats de la loi. Le bruit arrivait distinctement jus-

qu'à eux. Les gendarmes étaient silencieux. Ils n'avaient pas quitté le sentier.

Charlot restait à son observatoire. Bertine lui avait pris la main et la lui serrait nerveusement. Et elle répétait machinalement :

— Mon Charlot ! mon pauvre Charlot !

Tout à coup, elle sent les mains de son ami qui lui étreignent le bras.

— Quoi donc ? ... quoi donc ? ... Ils entrent ?

— Non, non, ils ont passé le hangar ?

— Hein ? fit Borouille.

Et il se précipite à un trou. Il regarde. Criquet l'inite.

— C'est vrai ! c'est vrai ! Ce n'est pas pour nous qu'ils viennent par ici. Mince ! qu'elle veine !

Et Borouille se met à faire des pirouettes dans la paille. Et quand il s'arrête :

— Tout de même, dit-il en s'essuyant le front, ce que j'ai eu la frousse !

Alors, l'émotion qui tendait ses nerfs ayant disparu, il sentit tout à coup qu'il fléchissait sur ses jambes. En même temps une douleur cuisante lui rappelait sa blessure.

— Tonnerre ! dit-il. ... Pendant huit jours je ne serai bon à rien. ...

Il jeta un regard haineux sur Charlot.

— Toi, tu me le paieras !

Charlot n'entendit pas. Il ne faisait guère attention à Borouille.

Quand il avait vu que des gendarmes passaient devant le hangar sans y entrer, il était tombé dans les bras de Bertine. Il l'avait serrée contre son cœur.

— Oh ! ma Bertine, nous sommes sauvés peut-être. Jamais je ne recommencerai, je le jure. ... Et tu m'aimeras, n'est-ce pas ? Tu m'aimeras toujours !

— Oui, Charlot, mais si tu n'étais plus honnête, je ne t'aimerais plus.

— C'est touchant ! dit Borouille qui ricanait.

Charlot s'avança vers lui :

— Borouille, il faut que nous ayons ensemble une explication.

— Quand tu voudras. Si blessé que je sois, je te scionnerai bien quand même.

— Je ne veux pas me battre, tant que tu laisseras Bertine tranquille.

— Alors, qu'est-ce que tu tiens à me dire ?

— L'expédition de cette nuit m'a éclairé sur ton compte. Je ne resterai pas plus longtemps avec toi. Non seulement tu es un voleur, mais je suis persuadé que c'est toi qui as tué le jardinier de Mantes.

Borouille eut un rire farouche et releva la tête :

— Oui, c'est moi, dit-il. Et après ?

Bertine, Criquet et Charlot se regardèrent. Ils eurent tous le même frisson d'horreur et d'épouvante.

— Ah ! mon Dieu ! fit Criquet.

Et il se laissa tomber tout tremblant sur la paille. Charlot reprit :

— Je vais donc te quitter, avec Bertine.

— Toi, tu peux faire ce que tu veux. Je n'ai pas besoin d'un traqueur de ton espèce. Quand à Bertine, elle restera ici.

— Bertine est libre. Elle me suivra.

— Je vous tuerais plutôt tous les deux !

Et il essaya de se lever, mais sa jambe enflée était molle. On eût dit qu'il s'appuyait sur du coton. Il fléchit et roula.

— Ah ! tonnerre ! hurla-t-il.

Il atteignit son couteau gisant près de lui, et, avant que les enfants aient pu se garer, il le lança contre Charlot de toutes ses forces. Heureusement il avait mal calculé son coup. La lame passa entre Charlot et Bertine, et alla se planter dans le mur, où elle vibra.

— Je n'ai pas peur de toi, fit tranquillement Charlot, et maintenant que te voilà désarmé, n'oublie pas que j'ai toujours mon couteau, moi, et que je sais m'en servir. Ecoute donc, car je n'ai pas tout dit : J'emmenai Bertine et tu n'entendras plus parler de nous. Je ferai tout mon possible aussi pour que Criquet me suive. ... Quand tu seras seul, tu agiras comme tu l'entendras. Mais auparavant je voudrais réparer autant que possible la mauvaise action que nous avons faite cette nuit. Borouille, je voudrais que tu restitues au général ce que nous lui avons volé.

— Des bêtises !

— Songe, Borouille, que je puis aller trouver le général et lui dire qui a fait le coup. On t'aura bien vite retrouvé et on te fera rendre gorge. Et quand tu seras entre les mains de la justice, — cette justice que tu veux réformer à ton profit, — on découvrira peut-être alors que le chef de la bande qui a dévalisé la villa et l'assassin du jardinier de Mantes ne sont qu'un seul et même individu. ...

— Ah ! tu veux jaspiner ! Ah ! tu veux faire la casserole. ...

— Je veux réparer ma faute, parce que j'en ai honte. ...

— Et je vais bien t'étonner, moi. ... fit Borouille, goguenard. ... Oui, je t'étonnerai beaucoup, car je te conseille de donner suite à ton projet. Va trouver le général ou les gendarmes, ou le procureur de la République et le tremblement, va trouver la rousse et raconte ce que tu voudras. Je t'y autorise.

Et comme Charlot le considérait surpris, devinant un sens caché à ses paroles :

— Oui, vas-y, mon garçon. Et je vais te dire ensuite ce qu'il arrivera de tout cela. On te croira, naturellement. On m'arrêtera, c'est sûr. Mais t'imagines-tu que l'on te renverra, toi, sans te condamner ? ... J'aurai soin de dire que tu as fait partie de l'expédition comme un bon poteau que tu es. Et je prouverai que si, plus tard tu as cassé du sucre, c'est que nous étions en rivalité à cause de Bertine d'abord. Et ensuite, que tu n'étais pas content de ta part de butin. ... Et ce n'est pas fini. ... Bertine sera arrêtée, elle aussi, comme complice. Dame ! elle était avec nous dans le jardin de la villa. On ne peut pas dire le contraire. Une fois que vous serez tous les deux à l'ombre, quand vous aurez bien cassé du sucre sur mon compte, on vous obligera à raconter aussi tout ce qui vous concerne. Et si vous ne voulez rien dire, on finira toujours bien par le savoir. Et qu'est-ce qu'on apprendra ? On apprendra quo toi, Charlot, tu as été renvoyé des usines où l'Assistance publique t'avait placé, parce que tu donnais le mauvais exemple ; parce que toutes les nuits tu passais par-dessus les murs pour aller courir la gueuse et parce qu'enfin, une fois, tu as voulu assassiner le petit Julien Placide. Tout cela, c'est toi qui me l'as raconté. On apprendra aussi que tu as fui de la colonie de La Motte-Beuvron en compagnie de Borouille, un bon sompagnon que tu as trahi, mais qui te revaudra ça plus tard.

Charlot se taisait et baissait la tête.

Borouille jeta autour de lui un regard triomphant.

— Et sur ton compte, Bertine, crois-tu qu'on n'apprendra rien ? Allons donc ! On apprendra que tu t'es fait renvoyer de je ne sais combien de places avant d'être définitivement cassée dans la fabrique de Saint-Rémy. Et là, on saura aussi que tu as été accusée d'avoir volé la montre du contremaître. Tu tirerais ta prison à l'heure qu'il est si tu n'avais pas eu la prudence de prendre la clé des champs. C'est pas la peine de faire la fière, par conséquent.

Bertine rougit.

— Vous avez tort, Borouille, de me reprocher une faute que je n'ai pas commise.

— Que tu n'as pas commise ! dit le bandit en ricanant. Et la montre retrouvée dans ta paillasser, c'est peut-être moi qui l'y avait mise ?

— Oui, dit Bertine, tout m'accuse, mais je suis innocente.

— On dit toujours ça. Donc, je me résume : vous pouvez aller faire la casserole à mon sujet auprès des curieux, il vous en cuira. Réfléchissez, mais je suis bien tranquille, vous n'irez pas !

Et riant de toutes ses forces, parce qu'il comprenait combien ses arguments avaient porté sur l'esprit timoré des deux jeunes gens :

— Je n'ajouterai qu'un mot. Si vous y allez, chez les juges, vous vous faites piquer vous-mêmes. Si vous n'y allez pas, vous gardez le secret sur le pillage de la villa ; mais en gardant le secret, vous restez mes complices, je vous préviens, ce n'est plus vous qui mentez, c'est moi qui vous tiens !

Il se retourna sur la paille :

— Et maintenant, je suis fatigué, j'ai mal à la jambe. Bonsoir !

## XII

Charlot avait encore deux journées de travail à faire à la briqueterie et il aurait voulu profiter jusqu'à la dernière heure de la bonne volonté de son patron.

Mais sa blessure le trahirait. Il sentait qu'il ne pourrait longtemps se fatiguer, et qu'un peu de repos était nécessaire.

Force lui était donc de ne reparaitre chez son patron que pour y régler ses journées.

D'ailleurs, Charlot se trouvait à la tête d'un petit capital. Oh ! bien mince, une vingtaine de francs. Mais vingt francs bien gagnés, gagnés honnêtement, vingt francs dont la possession ne le ferait point rougir.

Il appela Bertine d'un geste.

Criquet lui aussi s'était endormi.

Ils sortirent, firent quelques pas dans la rosée de la prairie, au bord de la Vence.

— Ecoute, Bertine, nous allons partir.

— Oh ! oui, tout de suite, tout de suite, mon bon Charlot.

— Avec Borouille, vois-tu, ce serait bien vite la prison.

— Et mieux que la prison, mon Charlot, dit-elle en frémissant et en se serrant contre lui.

Ce fut lui qui acheva la pensée de la jeune fille.

— Oui, l'échafaud, n'est-ce pas ? Ça serait peut-être la fin.

Ils gardèrent le silence, puis tout à coup leurs yeux se rencontrèrent. Ils eurent ensemble un profond soupir.

On eût dit qu'ils venaient d'échapper tous les deux à un terrible danger et cela les soulageait infiniment.

— Je vais aller chez le briquetier me faire régler mon compte, dit Charlot. Après ça, nous partirons aussitôt.

— Je te suis. Je ne veux pas rester avec Borouille.

Ils se prirent la main et se dirigèrent vers le village.

Le briquetier s'était intéressé à Charlot.

—Je pourrai peut-être vous conserver, dit-il. Je vous occuperai tous les jours. Restez avec moi. Quarante sous par jour, ça n'est pas à dédaigner et votre amie sera domestique à la maison.

S'il avait offert cela seulement la veille, il eussent accepté avec bonheur.

A présent, il était trop tard.

Ils s'excusèrent. Et comme le briquetier insistait, Charlot dut expliquer que le travail de la briqueterie le fatiguait beaucoup et qu'il préférerait chercher de la besogne dans une ferme.

Le briquetier haussa les épaules.

—Vous aimez mieux vagabonder, soit ! à votre aise ! Voici votre compte.

Et il les congédia.

Ils baissèrent la tête, balbutièrent un dernier remerciement et s'en retournèrent vers la Vence. Pourquoi, vers la Vence ?

C'est que là-bas, dans le hangar, il n'y avait pas seulement Borouille. Il y avait aussi Criquet ! Criquet que Charlot, fidèle à ses souvenirs, continuait d'aimer, malgré l'admiration de l'infirme pour Borouille, malgré sa tendance à lui obéir en tout, à l'imiter jusque dans ses vices, jusque dans ses mauvaises actions.

Il voulait voir une dernière fois Criquet.

Il voulait lui demander :

—Choisis entre nous, sois mon ami ou reste avec Borouille.

Et ils partiraient alors, avec lui ou sans lui, mais en ayant bien soin d'emmener avec eux le bon Papillon, l'ami fidèle aux yeux toujours gais.

Ils arrivaient au hangar.

Ils entr'ouvrirent doucement la porte.

Borouille et Criquet dormaient toujours, côte à côte, profondément.

Charlot tira Criquet par le bras.

L'infirme se réveille, se soulève, et va parler, il va interroger. Charlot appuie un doigt sur sa bouche et dit tout bas :

—Silence ! Ne fait pas de bruit. Viens !

Criquet obéit passivement. Il s'en vient cahin-caha, sautillant.

Charlot lui prend la main et l'entraîne.

Papillon s'est faufilé entre leurs jambes, en boitant, lui aussi, et il se met, sur ses trois pattes, à courir dans la prairie.

—Qu'est-ce qu'il y a ? fait Criquet.

—Viens toujours. Nous sommes encore trop près.

—Un nouveau danger ?

—Non.

Quand ils furent assez loin du hangar pour ne pas être entendus par Borouille s'il venait à se réveiller :

—Mon Criquet, dit Charlot, tu sais que je t'aime beaucoup.

—Oui.

—Après Bertine, c'est toi que j'aime le mieux au monde. Et après toi, c'est Papillon.

—Moi aussi, j'ai beaucoup d'affection pour vous deux.

—Et bien, tu me rends triste, mon Criquet.

—Pourquoi, Charlot ?

—Je crains que tu deviennes un mauvais garçon pareil à Borouille.

—Il est si rigolo, Borouille.

—Tout ce qu'il fait est mal.

—Mais Charlot, toi-même tu as volé des poules ? Et tu nous as accompagnés à la villa ?

—C'est vrai et je m'en repens. Et je ne recommencerai plus de ma vie, tu peux en être certain. Et si je pouvais réparer le mal que j'ai fait, je le réparerais tout de suite. Alors, mon bon Criquet, je t'ai fait venir pour te demander si tu veux rester avec Borouille.

—Mais toi, Charlot ?

—Nous deux, nous fuyons.

Criquet resta interdit.

Il croyait que Charlot ne mettrait pas à exécution la menace qu'il avait faite à Borouille, qu'il ne le quitterait pas.

—Mais qu'est-ce que vous allez faire ?

—Nous ne savons pas.

—Qu'est-ce que vous allez devenir ?

—Nous chercherons à nous employer. A la grâce de Dieu ! Et maintenant, mon bon Criquet, nous avons pensé que toi non plus, tu ne voudrais devenir ni un voleur ni un assassin, et que tu nous suivrais. Choisis, Criquet...

L'infirme se gratta l'oreille, évidemment indécis. Charlot soupira.

Il avait cru que Criquet se jetterait dans ses bras et dirait :

—Oui, oui, partons ! partons !

Il était douloureusement surpris et son cœur se serra.

—C'est bien, dit-il tu préfères Borouille !

—Il est si rigolo ! murmurait Criquet.

—Alors, adieu pour toujours ! Nous ne nous reverrons plus !

—Adieu ? Mais non, mais non, mon Charlot ?

—Tu ne veux pas nous quitter ?

—Mais non, je ne veux pas.

—Alors, viens !

—Oui, allons, tu as raison... Je ne suis pas un voleur, moi, ni un assassin. Et il est si rigolo, ce Borouille, qu'il m'aurait jeté de mauvaises affaires sur le dos...

Et délibérément :

—Je vais avec toi, Charlot.

Charlot se mit à pleurer de joie.

—J'ai retrouvé mon Criquet, murmurait-il, j'ai retrouvé mon Criquet.

Ils n'avaient pas de bagages à emporter. Par conséquent, ils n'avaient pas à rentrer au hangar. Ils partirent dès que Criquet eût lui-même réglé son compte avec le briquetier.

Ils n'avaient garde de suivre le petit sentier des bords de la rivière par où tout à l'heure ils avaient vu passer les gendarmes. Ceux-ci pouvaient revenir, ayant terminé leur enquête et, frappés par quelques indices, qui sait s'ils n'adresseraient pas aux jeunes gens des questions indiscrettes ? Un détail insignifiant pouvait les trahir. Les gens de la villa avaient serré de près Bertine et Charlot dans leur poursuite. Ils auraient raconté cela aux gendarmes. Ceux-ci savaient déjà qu'une jeune fille faisait partie de la bande qui avait pillé le château. Leur attention serait mise en éveil par la rencontre de Bertine. Il fallait donc éviter cette rencontre à tout prix.

Il gagnèrent la route, la suivirent pendant un kilomètre ou deux, puis ils prirent un chemin vicinal, sans même s'informer où ce chemin les conduirait.

Pour eux, le plus pressé était de s'éloigner de ce pays, afin que personne ne s'y occupât plus d'eux.

Papillon semblait enchanté de se remettre en voyage. Il allait et venait autour d'eux, sans jamais s'arrêter, faisant des courses à travers les jeunes moissons, puis revenait, en frétilant la queue, se mettre gravement entre Charlot et Bertine.

Ils marchèrent ainsi sans s'arrêter jusqu'au moment où ils virent que le soleil était au-dessus d'eux. Il était alors midi.

Du reste, ils n'avaient pas besoin de cette indication pour savoir qu'ils étaient au milieu du jour. Leur estomac criait famine.

Criquet était resté silencieux depuis le départ.

Il marchait derrière Charlot et Bertine. De temps en temps Charlot se retournait vers lui, souriait et lui adressait une bonne parole.

Criquet souriait à son tour et répondait.

Et c'était tout. Mais l'infirme était préoccupé ; cela se devinait.

Ce que Charlot ne pouvait voir, c'est que depuis qu'ils avaient quitté le hangar, Criquet avait jeté bien des fois les yeux en arrière, dans la direction de la Vence, là où il savait que Borouille dormait encore.

—A quoi pensait-il ?

Il se disait sans doute, que Borouille, resté en arrière, allait courir des dangers dont son courage et son astuce ne le préserveraient pas.

Ou bien, plus simplement, regrettait-il de l'avoir quitté ?

Le vice l'avait-il gagné vraiment ?

Ils arrivèrent à un carrefour de trois routes où se trouvait une auberge. C'était un pays désert tout environné de forêts. Et dans les forêts qui paraissaient s'étendre au loin, il y avait des côtes au sommet desquels de très beaux chênes semblaient vouloir défier l'azur du ciel, et des ravins immenses où le brouillard et l'humidité paraissaient être éternels.

—Entrons ! dit Charlot. J'ai un peu d'argent.

Ils se firent servir du pain et du fromage. On leur donna aussi des noix, une cruche de bière, une bière aigre, qui les désaltéra. Et le tout ne couta à Charlot que quelques sous.

Au moment de payer, Criquet mit la main sur le bras de Charlot.

—Pas toi... dit-il... Laisse-moi payer...

—Non... Toi ou moi, n'est-ce pas la même chose ? Nous avons touché la même somme chez le briquetier et notre bourse est commune.

—J'ai plus d'argent que toi... j'ai emporté ma part...

—Ta part ? faisait Charlot, ta part ?

—Mais oui, tu sais bien ?

Charlot comprit.

—Cet argent ne nous appartient pas.

—Mais ce qui est fait est fait. Il n'y a plus à y revenir là-dessus.

—Il fallait le laisser à Borouille.

—Autant que nous en profitions... Nous avons volé... Nous ne serons pas plus coupables en profitant du vol.

Charlot, attristé secoua la tête.

Il regardait son ami avec découragement.

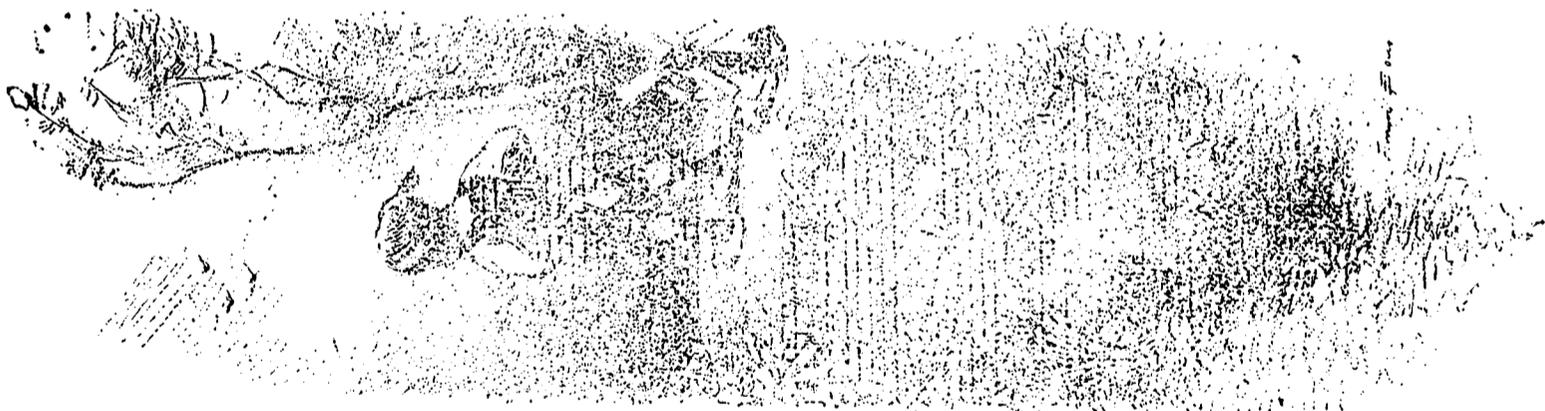
—Nous ne nous comprendrons jamais, dit-il, j'en ai peur.

Il l'obligea à rentrer son argent et ce fut lui qui paya.

(A suivre.)

Tourne, tourne, petit moulin ! — (Suite)

The first system of the musical score consists of six staves. The first two staves are treble clef, and the last four are bass clef. The music features a variety of rhythmic patterns and dynamics. The first staff has a 'p' dynamic. The second staff has a 'sf' dynamic. The third staff has a 'dim' dynamic. The fourth staff has a 'p' dynamic. The fifth staff has a 'dim.' dynamic. The sixth staff has a 'cresc.' dynamic.



The second system of the musical score consists of six staves. The first two staves are treble clef, and the last four are bass clef. The music continues with various dynamics and articulations. The first staff has a 'p' dynamic. The second staff has a 'dim' dynamic. The third staff has a 'p' dynamic. The fourth staff has a 'dim' dynamic. The fifth staff has a 'mf' dynamic. The sixth staff has a 'pp' dynamic.

Handwritten musical score for the piece "Vive l'Algerie". The score is written on seven staves, each containing a different instrument's part. The notation includes various rhythmic values, accidentals, and dynamic markings such as *pp* and *ppp*. The piece concludes with the handwritten text "Vive l'Algerie" and "Vive" written vertically on the right side of the staves.

Handwritten musical score continuation, consisting of seven staves. The notation continues from the previous page, featuring complex rhythmic patterns and dynamic markings. The piece concludes with the handwritten text "(A suivre)" written vertically on the left side of the staves.

## LA COUVÉE

Sacha était une charmante petite fille de huit ans, une blondine aux yeux noirs. Elle faisait toute la joie de son père, le mineur Konow, et il avait besoin, le pauvre homme, de ce rayon de soleil pour supporter sans se plaindre une vie de soucis et de fatigues.

C'est un rude métier que celui de mineur aux salines galiciennes de Wieliczka, et bien maigre était le salaire que l'ouvrier rapportait au logis à la fin de chaque semaine.

Konow, cependant, n'était pas malheureux. Sa femme, Hanna, était douce et soumise. Ils s'étaient choisis mutuellement et avaient vécu dix ans ensemble, en bonne harmonie. Mais Hanna n'était ni active ni robuste. Le petit jardin de l'isba qu'habitait la pauvre famille, était inculte, et c'était autant de perdu, pensait Konow qui, travaillant toute la journée aux mines, n'avait pas le temps de sarcler et de planter.

L'apatie de sa femme l'irritait sourdement, lui, l'homme énergique par excellence. Aussi se voyait-il revivre avec bonheur dans Sacha, son aînée, que le démon de l'action semblait posséder dès ses plus jeunes années. Sa petite cervelle était toujours occupée de quelque combinaison ingénieuse, et, de ses menottes adroites, elle rendait mille services à sa mère.

D'autres enfants, trois fils, étaient nés à Konow. Aucun n'avait pris dans son cœur une place égale à celle de Sacha. Elle seule aurait eu toutes les caresses, toutes les gâteries paternelles, si cette bonne et généreuse enfant n'en eût détourné volontairement quelques-unes sur ses frères. Cependant elle rendait bien à son père l'affection passionnée que celui-ci

Tous les matins, il faut la chasser du nid. Quoi qu'on fasse, elle revient toujours. Dans ce cas, vois-tu, ma petite, il n'y a que l'eau fraîche."

Et la fermière s'apprêta à replonger de plus belle la délinquante. Sacha l'arrêta d'un geste suppliant.

"Laissez-moi la prendre, s'écria-t-elle, laissez-moi la faire couvrir. J'aimerais tant avoir des poussins ! C'est pour le père ; il serait si heureux, et je vous promets que je la soignerai bien, votre couveuse !

— Mais petioto, dit la fermière en souriant, tu oublies que pour faire couvrir, il faut des œufs. En as-tu ?" Sacha secoua la tête d'un air pitoyable.

"As-tu de l'argent pour en acheter ?

— Non !

— Alors ?

Sacha ne répondit rien.

"Eh bien, reprit la voisine, tu me sembles être une petite qui ne doute de rien. C'est égal, tu es trop gentille pour n'être pas une brave fille. Je m'en vais te donner une douzaine d'œufs, mais à une condition, c'est que tu me laisseras deux de tes poulets, quand ils seront grands.

— Ah ! oui, bien sûr, les deux plus beaux, trois même. Que vous êtes bonne ! que je vous aime !" Et, dans les transports de sa joie, Sacha sauta au cou de la grosse fermière tout abasourdie.

L'installation de la poule ne fut pas compliquée. Il y avait dans le grenier un vieux nid de cigogne avec lequel les enfants s'étaient amusés l'automne précédent. Un peu de foin et de mousse en fit un lit douillet où la "Noire" trôna bientôt majestueusement.

"N'oublie pas, avait dit la fermière, c'est trois semaines qu'elle doit

couver", et Sacha, pour éviter toute erreur, faisait tous les jours une petite entaille dans le tronc d'un arbre voisin.

Afin de mieux cacher à ses parents la surprise qu'elle leur préparait, Sacha avait pris pour confident et allié un de ses petits frères. Il venait partager avec elle les soins à donner à la couveuse.

La moitié du déjeuner des pauvres enfants y passait, et qui dira leurs efforts, leurs petites ruses pour mener à bien l'entreprise et sauvegarder le mystère !

Absorbée qu'elle était par ses préoccupations et ses espérances, Sacha ne remarquait pas que son père devenait tous les jours plus soucieux. En effet, Konow avait de graves sujets d'inquiétude. Il se produisait alors, parmi les ouvriers aux salines de Wieliczka, un mouvement gréviste très sérieux. "Moins de travail, plus d'argent ! tel était le programme."

Konow, lui, était avant tout un homme de bon sens. D'instinct, il sentait que les mécontents

n'obtiendraient rien, qu'ils ne réussiraient qu'à jeter leurs familles dans une affreuse misère. Quelque pénible que fût le labeur et quelque modeste le salaire, mieux valait patienter que se lancer dans l'inconnu.

Le brave homme cherchait en vain, par de sages discours, à calmer les mécontents. Les esprits se surexcitaient de jour en jour davantage et la grève commença. Plus des trois quarts des ouvriers ne vinrent pas aux mines ; Konow et ses partisans continuèrent à s'y rendre. Mais le travail devenait impossible dans ces conditions. Aussi les directeurs décidèrent-ils que, si les mutins n'avaient pas repris l'ouvrage le 1er juin, les mines seraient fermées jusqu'à nouvel ordre.

Nous sommes aux derniers jours de mai. Depuis trois semaines, la Noire n'a pas quitté ses œufs ; aussi sa crête est-elle pâlie, ses petits yeux se ferment ; mais l'heure de la délivrance approche. Un matin, Sacha, le cœur palpitant, glisse la main sous la poule et prend un des œufs. Il est piqué, en effet. Le bec du poussin travaille à ouvrir un passage à ce nouveau petit être animé. Sacha, adroitement, lui vient en aide et tient bientôt dans sa main un joli oisillon jaune, un vrai petit canari, tout tremblant et encore humide, qu'elle remet délicatement sous la mère.

Pendant la journée, les douze poussinets viennent à la lumière. Les uns sont noirs, d'autres jaunes ou tachetés ; tous sont charmants, et la poule, heureuse et fière, les couvre de son aile maternelle.

Sacha et son frère ne se connaissent plus de joie.

Le même soir, Konow rentra chez lui, morne et troublé. Sa femme, au courant de ses inquiétudes, que les enfants ne pouvaient comprendre,



Sacha prit un des poussins. (P. 18, col. 1.)

lui portait. Son père, c'était le grand pivot de sa vie, lui procurer un plaisir, sa grande préoccupation. Comme ce serait gentil de pouvoir faire une bien jolie surprise au petit père ! se disait-elle souvent. Elle voulait quelque chose de très beau, de très extraordinaire. Mais quoi ? sa petite tête travaillait en vain.

A deux pas de la maison se trouvait une ferme d'assez bonne mine, précédée d'une grande basse-cour où picoraient du matin au soir les plus belles poules du monde. Cette basse-cour faisait l'objet de la convoitise de Konow.

"Une poule, dit-il un jour, des poussins, voilà quelque chose qui me ferait bien plaisir."

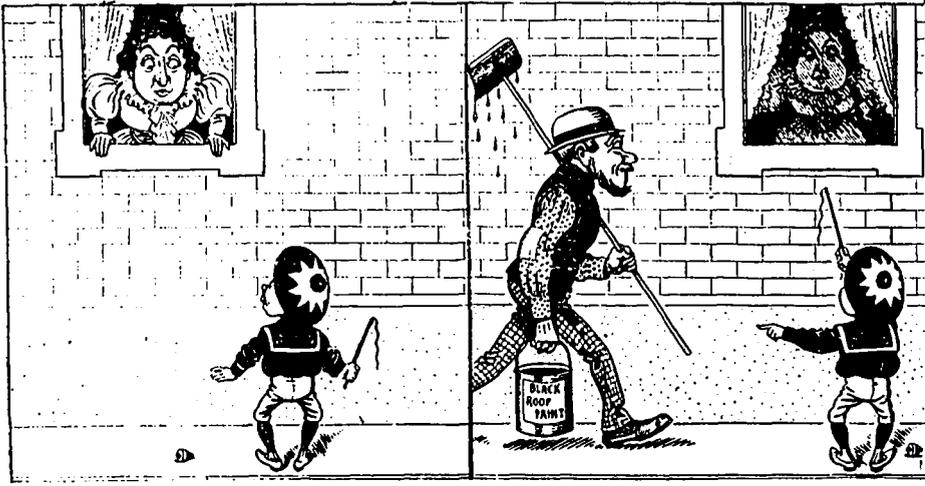
Ce propos, qu'elle avait saisi au vol, fut pour Sacha une inspiration. "Une poule, se disait-elle, une poule qui couverait des poussins, voilà ma surprise, voilà mon idée." Il ne lui restait plus qu'à trouver un moyen de la réaliser.

Pendant les jours qui suivirent, Sacha alla souvent errer autour de la basse-cour voisine, suivant tous les mouvements de la fermière qui allait et venait au milieu de ses élèves. Un matin, elle vit la bonne femme plonger dans l'eau une malheureuse poule qui gloussait désespérément et se débattait dans les robustes mains de sa maîtresse.

Sacha, très émue, demanda ce que la poule avait fait pour mériter un semblable châtement.

"Cette sotte bête, dit la femme, veut à tout prix couvrir, ce qui ne me convient pas, à moi, car j'ai déjà eu suffisamment de peine et de tracasseries, ce printemps, avec mes poussins. Mais cette pécote n'entend pas raison.

FATALITÉ



I  
La maman.—Charles ! Quand l'homme qui est en train de peindre la couverture viendra ici, tu m'appelleras, n'est-ce pas ?  
Charles.—Oui, maman !

II  
Charles.—Eh, maman ! Voici le monsieur qui est descendu ; arrives vite si tu veux le voir, il est pressé.

essaya en vain de le rassurer. Les figures joyeuses de ses deux aînés, loin de l'égayer, rendirent sa tristesse plus amère encore.

“Pauvres petits, pensait-il, ils sont heureux et insouciant aujourd'hui ! Bientôt ils apprendront ce que c'est que la faim. Mon Dieu, mon Dieu, que faire ?”

Le lendemain, il se leva dans les mêmes dispositions, et il s'appretait à sortir, lorsque Sacha et Ivan, qui avaient disparu un instant, rentrèrent portant, la première un nid de paille, le second une belle poule noire. Les deux enfants déposèrent chacun leur charge au milieu de la chambre. La poule, voyant quelques miettes à terre, se mit à glousser, et aussitôt les poussins se précipitèrent hors du nid avec mille petits cris.

“Qu'est-ce donc ?” dit Konow étonné, tandis que sa femme, en train d'habiller son plus jeune fils, s'approchait, et que Pierre s'allongeait sur le plancher pour mieux voir.

“C'est pour toi, père chéri, c'est la surprise !” s'écria Sacha, s'agenouillant par terre et prenant dans ses mains un poussin resté dans le nid, le plus jeune, le plus faible, qu'elle baisa tendrement.

Et Konow souriait en regardant la jeune et confiante famille qui picorait à ses pieds. Comme par enchantement, son cœur, gros de soucis, s'alléga. La tendresse et la joie naïve de ses enfants le touchèrent. A la vue de l'amour de Sacha pour ces innocentes petites bêtes qu'elle avait appelées à la vie, il se souvint que l'homme aussi a sa Providence qui ne l'abandonne pas au jour de sa venue au monde. Et ne prendra-t-elle pas soin de ses enfants, à lui, Konow ? Ne leur procurera-t-elle pas le pain quotidien ?

Toute la robuste foi du mineur, qui semblait avoir sombré au sein des inquiétudes, lui revint, et il se reprocha d'avoir oublié son Dieu.

Cependant Sacha et Ivan, tout à la joie de la surprise, s'étonnaient du silence de leur père. Enfin, celui-ci secoua sa rêverie, embrassa ses enfants, les remercia avec effusion et partit d'un pas ferme pour la ville. Il se sentait sauvé ; il était prêt à tout braver.

Les mines, ce jour-là et ceux qui suivirent, restèrent fermées. Les ouvriers n'avaient pas repris le travail, et la grève dura jusqu'à ce que les mineurs, épuisés, à bout de ressources, se rendissent à merci. Cependant Konow n'avait pas eu tort de se confier en Dieu et d'espérer, car lui et les siens ne manquèrent de rien. Un des directeurs de la mine, qui avait suivi avec attention le commencement de la grève, et qui avait su le rôle que Konow avait joué, le prit chez lui comme journalier. Le salaire était bon. Non seulement le mineur put subvenir aux besoins de sa famille, mais il eut la satisfaction de venir en aide à quelques-uns de ses voisins, car la Providence, en se révélant à lui, l'avait rendu plus compatissant et meilleur.

Cécile Segand.

CROQUIS RUSTIQUES

LES FOINS

Quel spectacle plus réjouissant que celui d'une prairie en fleurs ! — Lerdée d'un côté par la rivière miroitante, aux berges plantées de saules et de peupliers ; encadrée, d'autre part, dans la verdure abondante des haies d'aubépine, de troène et de oudrier, l'herbe haute, épaisse, juteuse, balance mollement ses nappes aux nuances changeantes. Toutes les plantes fourragères, labiées, légumineuses, graminées, unissent leurs formes et leurs teintes pour varier à l'infini le tapis moelleux qui chatoie au soleil. Chaque petite herbe donne sa note dans cette symphonie des couleurs : l'amourette agite, comme de minces grelots, ses beaux épillets tremblants ; la fétuque et la fléole secouent leurs panicules violacées ; l'épi du vent s'y

courbe au moindre souffle auprès de la mélisse aux longues soies ; la flouve odorante et la folle avoine y bercent leurs calices écaillés aux reflets métalliques. Et tout à travers le frissonnement aérien de ces hampes sveltes, de ces glumes et de ces balles argentées, on voit poindre les fleurettes d'azur des véroniques, les casques minuscules des bugles, les globules échevelés des pimprenelles.

Parfois la prairie apparaît toute blonde, avec, ça et là, une vive rougeur de coquelicot égaré dans cette nappe herbeuse ; tantôt elle est morderée ; tantôt elle a les chatouillements d'une étoffe verte, glacée de lilas. Aux heures du matin, après la rosée, elle fume comme un encensoir. Le pollen envolé de toutes ces graminées, tenu en suspension dans l'air humide, plane en fines buées odorantes au-dessus de l'herbe mûre. Mais, à mesure que le soleil monte, cette féconde poussière se disperse, et, dans l'éblouissante irradiation de midi, les prés pailletés de lumière s'emplissent d'un sourd bourdonnement d'insectes : musique berceuse, accompagnement harmonieux de l'air qui brûle et du soleil qui flamboie. — Aux sons cadencés de cette surrante mélodie, des vols de lépidoptères viennent, comme un corps de ballet, danser à la pointe des tiges fleuries : essaims de petits papillons bleus, piéris couleur de soufre, machaons jaunes striés de noir, grands et petits nacrés aux ailes fauves, argentées en dessous. — Jusqu'au soir, dans la prairie en fête, les plantes se grisent de soleil et les papillons dansants se gorgent de parfums.

Mais l'herbe est mûre et voici venir les faucheurs. Dès la fin matin, dans la rosée, ils se mettent à l'œuvre. Les éclairs de l'acier luisent au soleil levant. A chaque demi-cercle décrit par la faux qui mord les tiges avec un bruissement plein et régulier, des jonchées d'herbe tombent aux pieds des travailleurs. En un clin d'œil, le ton blondissant de la prairie s'est modifié. Aux endroits où l'herbe est déjà coupée, le sol est d'un vert attendri ; les gerbes éparses y mettent, par intervalles, des taches foncées. A mesure aussi que la faux tond le pré, une haleine aromatique et pénétrante s'exhale des fauchées de foin. On dirait que l'herbe a besoin de cette violente opération de la faucaison pour dégager son parfum. — Cette propriété des herbes coupées n'est-elle pas particulière aux émotions humaines ? Nous n'apprécions réellement nos bonheurs que lorsqu'ils sont déjà couchés dans le passé ; il faut que le souvenir les embaume pour qu'ils dégagent tout leur parfum. Nous ne jouissons jamais pleinement du présent ; rarement nous disons : “Comme nous sommes heureux !” Mais toujours nous répétons : “Comme nous aurions pu être heureux !” Le regret de ces joies passées et incomplètement savourées leur donne une senteur exquise...

ANDRÉ THEURIET.

PHILOSOPHIE

Alberline.—Allons, Louise, ne te fais pas tant de chagrin que ça parce que Charles t'a trompée. Il y a encore dans la mer pas mal de poissons aussi bons que ceux déjà attrapés.

Louise (pensive).—Oui ; mais ça prend tant de peine avant qu'ils se soient décidés à mordre.

RIEN QU'UNE

Rouleau (regardant attentivement les mets garnissant son assiette).—Maria, j'ai lu hier, dans un journal dont je ne me rappelle pas le nom, qu'il y avait 800 manières d'accommoder les pommes de terre.

Mme Rouleau.—Oui !

Rouleau.—Je voudrais bien que tu en apprenne une, rien qu'une.

Parmi les ingrédients composant le Rénovateur des Cheveux, de Hall, il existe de la glycérine, cela compose le meilleur article de toilette pour la chevelure et la tient douce et d'une couleur uniforme.

FATALITÉ — (Fin)



III  
La maman (mettant en hâte la tête à la fenêtre).—Dites donc..... (le reste se perd dans une plainte confuse).

IV

# Chronique Théâtrale



## ACADÉMIE DE MUSIQUE

M. Lewis Morison paraît à l'Académie de Musique, cette semaine, dans une série de représentations où il remplit les rôles de Méphisto, dans "Faust"; le Cardinal, dans "Richelieu"; Yorick, dans "Yorick's Love", comme on l'a déjà vu. Il remplit également un rôle dans une pièce qui est nouvelle pour les amateurs de théâtre de cette ville "The Master of Ceremonies", une dramatisation du fameux roman de George Manville Fenn. La vente des billets se fait maintenant au contrôle de l'Académie de Musique, et chacun voudra voir ou revoir le célèbre tragédien.

## QUEEN'S THÉÂTRE

Cette semaine nous aurons au Queen's un des grands succès de la saison "The Next Congressman", de Mr Jhon J McGinniss, l'auteur bien connu de "Bells of Shadon". Dans cette pièce tout est charmant, nouveau et poignant et, on ne sait ce qu'il faut le plus admirer ou de l'intrigue de la pièce ou du jeu des acteurs. "The Next Congressman" est la pièce "fin de siècle" par excellence où tout est réuni pour charmer le spectateur. Superbe musique, jolies femmes, chansons et danses nouvelles, costumes et décors éblouissants. Voilà ce qu'il faut aller voir cette semaine au Queen's.

## POUR LA SAISON THÉÂTRALE



Voici les théâtres qui font leur réouverture et nous préconisons la mode ci-dessus à tous nos jeunes élégants. A eux le soin de notre vengeance. Je suis allé, samedi, au Parc Sohmer et deux énormes chapeaux de dames m'ont empêché de rien voir du spectacle.

que madame Laconnais a bien de la chance d'avoir un mari aussi charmant.

Monsieur.—N'est-ce pas plutôt monsieur Laconnais qui a bien de la chance d'avoir d'aussi charmants déjeuners?

## PROPOS DE SALONS

Mr Caméléon.—J'ai entendu dire, ma chère demoiselle, que vous deviez épouser monsieur Lapraline; mes félicitations.

Mademoiselle X.—Mais je ne suis pas du tout disposée à me marier, monsieur Caméléon.

Mr Caméléon.—Ah, tant mieux; mes félicitations.

## PAS ENCOMBRANT

Le recorder.—Il faut vraiment que je fasse un exemple. Vous êtes trop souvent ici.

Le prisonnier.—Oh! Votre Honneur, pouvez-vous me parler ainsi! Voilà dix-huit mois que vous n'avez pas eu le moindre trouble avec moi; je sors de prison ce matin même.

## CRUELLE ATTENTE

La maman.—Qu'as-tu donc à pleurer, Freddie?  
Freddie.—Hi... Hi... Je n'sais pas encore pourquoi, mais de la façon dont papa me regarde, je suis sûr que j'vais attraper une volée... hi... hi... hi...

## SON EXPÉRIENCE

La fille.—Voyons, maman, épouserai-tu, toi, un monsieur qui serait ingénieur-civil?

La maman.—J'épouserai n'importe qui du moment qu'il serait civil.

## APPRÉHENSIONS NATURELLES

Mme Pasfort (en larmes).—Oh que je suis tourmentée à propos de ma petite fille!

Mme Guibollard.—Comment, je la croyais en bonne santé?

Mme Pasfort.—Oui, mais c'est l'avenir qui nous tourmente, mon mari et moi. Ainsi, hier encore, je l'ai trouvée qui essayait de se mettre le pied dans la bouche et j'ai peur, quand elle sera grande, qu'elle ne veuille être danseuse de ballet.

## LA MEILLEURE

Mr Bonneville.—J'ai pensé à jouer à la bourse, Julien. As-tu un quelconque bon endroit où je puisse placer mon argent?

Julien (qui est courtier d'affaires).—Une bonne chose, c'est de le placer dans ta poche.

## POURQUOI ELLE L'A ACCEPTÉ

La mère.—Enfin, me diras-tu pourquoi c'est Charles que tu as choisi parmi tant de jeunes gens de notre société qui sont plus beaux, mieux élevés, plus riches que lui?

La fille (avec un gros soupir).—Parce qu'il est le seul qui ait eu le bon goût de me demander en mariage.

## Bibliographie

Comme le dit l'auteur dans sa courte préface, le *Livre Généalogique de la Famille* est indispensable à tout Canadien qui veut conserver le souvenir de tous les événements familiaux, naissances, mariages, morts, se produisant dans toute famille et que, bien souvent, les descendants ont intérêt à retrouver. Ce que le Dictionnaire Généalogique de Mgr Tanguay a fait pour l'origine des familles, le volume publié par Mr Joseph Cadieux est appelé à le continuer, afin de faciliter, à ceux qui naîtront, la promptre reconstitution de leur état civil à toutes les époques de la vie.

Une belle lithographie en couleurs et neuf photo gravures ornent les 240 pages de cet ouvrage, très soigneusement édité, sur un plan méthodique facile à suivre pour ceux qui voudront bien lire avec attention les indications de la première partie. Dans la seconde sont les cases réservées aux ancêtres; dans la troisième, celles de la famille proprement dite existant au moment de l'inscription.

L'auteur a fait oeuvre, en publiant le *Livre Généalogique de la Famille*, d'un patriotiste très pur et très élevé. Quoi de plus attachant, en vérité, que l'histoire de nos origines nationales et religieuses et quel plus facile chemin, pour arriver à leur reconstitution méthodique, que ce volume où le père relatera, à mesure qu'ils se produisent, tous les événements concernant sa famille, cet embryon de la patrie!

Cet ouvrage se vend chez l'auteur, Mr Joseph Cadieux, 97 rue St-Jacques, Chambre 66. Il est envoyé sur réception d'un mandat-poste.

Prix: relié pleine toile, \$1.00.

## DEVINETTE



—Votre sœur, mademoiselle Louise? Ne la voyez-vous pas, là, qui se prépare à prendre son bain?

## DANS LE MONDE DE LA MODE

(Suggestion par May Mantón)



7121 -- Jaquette pour Dames et Demoiselles.

soit l'étoffe employée, il faut surtout accorder beaucoup d'importance au fini qui diffère selon que le tissu se lave ou non. Toutes les étoffes qui se lavent ne sont point doublées. Les costumes sont bien surjetés et le collet et le revers doublés simplement sans canevas pour les faire tenir raides.

Les étoffes en laine de toute sorte ont besoin d'une doublure en taffetas et un autre double en canevas dans le collet et les revers ainsi que dans le bout de chaque manche. Quand on suit ces directions, elles donnent à la jaquette une apparence élégante comme si elle avait été confectionnée par un tailleur de première classe. Les revers et le collet ont invariablement des parements de même étoffe que la jaquette mais on peut les finir encore mieux par une piqûre au moulin ou une soutache comme il est indiqué dans l'illustration.

Pour faire cette jaquette, il faut à une dame de moyenne grandeur deux verges et un quart d'étoffe de quarante-quatre pouces de largeur. Le patron No 7121 est coupé pour des grosseurs de bustes mesurant 28, 30, 32, 34, 35, 38 et 40 pouces.

## Comment se procurer les Patrons du "Samedi"

Toute personne désirant l'un quelconque des patrons ci contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 21 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 15 centims, argent ou timbres-postes, par chaque patron demandé.

Ajoutons que le prix régulier de chacun de ces patrons est de 40 centims.

Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

## UN VOL MAL RÉUSSI

Le *Courrier de Lyon* rapportait, au commencement de février 1817, cette histoire de voleurs :

« Le curé d'une petite commune de la Loire revenait d'un chef-lieu de canton, où il avait touché son petit traitement trimestriel de 200 francs. Il montait un assez beau cheval, qu'un de ses paroissiens lui avait prêté. Dans un endroit isolé se rencontrent deux hommes, dont l'un conduisait un cheval de maigre apparence. C'étaient des voleurs. Les bandits arrêtent le pauvre curé, le contraignent à descendre, le fouillent, lui prennent son argent et s'éloignent. Puis, se ravisant, dominés par la tentation de posséder aussi la monture de leur victime, ils reviennent sur leurs pas, prennent le cheval du curé et montent tous deux dessus, en laissant courtoisement le leur au digne homme pour achever son voyage.

Pendant que le pasteur résigné s'éloigne sur son maigre bidet, il ne tarde pas à être vengé par son cheval qui, à quelque distance de là, sentant sa charge trop lourde, avait désarçonné ses deux cavaliers, les avait jetés à terre et s'était enfui à toute jambes. Il avait, à travers champs, repris la direction du presbytère.

En le voyant arriver à la maison sans son maître, la servante du curé conçoit incontinent les plus terribles alarmes. Les paroissiens sont émus ; ils aiment leur digne pasteur et s'élancent à sa recherche, guidés par la servante. Après avoir cheminé assez longtemps, ils le rencontrent enfin monté sur la haridelle ; les questions se succèdent rapides et pleines d'anxiété. Le pasteur raconte naïvement sa mésaventure.

Le dimanche suivant, au prône, le pasteur en exposa le dénouement. Les

voleurs, en lui abandonnant le cheval, en avaient détaché les sacoches pour les joindre à la selle de celui qu'ils enlevaient. Or ces sacoches renfermaient une somme de 2000 francs. Ainsi, dit le bon curé, j'ai trouvé mes 200 francs dans les 2000 ; il reste 1800 francs, qui sont évidemment le produit d'un vol. Si l'on ne réclame ni l'argent ni le bidet, tout cela pourra devenir une bonne aubaine pour les pauvres. Et les paroissiens d'applaudir à la généreuse idée du pasteur.

## HARDI VOLEUR

Un filou s'avise un jour de décrocher une pendule dans un des appartements de Louis XIV. Au moment où il faisait son coup, le roi entre soudain. Le voleur, payant d'une effronterie peu commune, se hâta de dire au roi : « Sire, je crains bien que l'échelle ne glisse. » Le prince, persuadé que ce ne peut être qu'un homme de service, qui décroche cette pendule pour quelque réparation, tient le pied de l'échelle, de crainte d'accident. Quelques heures après, on se plaint au monarque qu'une riche pendule a été enlevée dans l'un des appartements, on ne sait par qui ni comment. « N'en dites rien, répondit le roi, je suis complice du vol, car c'est moi qui ai tenu l'échelle pendant qu'on la décrochait. »

## SI L'ABSTINENCE ABRÈGE LA VIE

On sait que les Chartreux, comme les Trappistes, et certains autres religieux observent une abstinence perpétuelle et qu'ils ne laissent jamais introduire de viande dans leurs monastères.

Un historien assure que, à l'époque où les papes résidaient à Avignon, l'un d'eux excita le prier de la chartreuse de Paris à demander, pour ses religieux, la permission de manger gras en cas de maladie. A cette nouvelle, les chartreux furent profondément alarmés ; toutefois, ne voulant pas résister directement au pape, ils lui envoyèrent une députation pour le prier de ne point mitiger la rigueur de ce point de discipline qui remontait au berceau de leur ordre, et qui avait été établi, comme une pieuse coutume, par leur saint Fondateur.

Les députés, au nombre de vingt sept, avaient été choisis avec intelligence, et peut-être même avec quelque malice ; le plus jeune avait quatre-vingt-huit ans, et le plus âgé quatre-vingt-quinze.

A cette vue ; le souverain Pontife, convaincu par une épreuve expérimentale que la règle des Chartreux n'abrégait pas la vie et ne condamnait pas ces religieux à un lent suicide, abandonna son projet et laissa, aux enfants de saint Bruno, toute liberté de continuer leurs abstinences et leurs austérités.

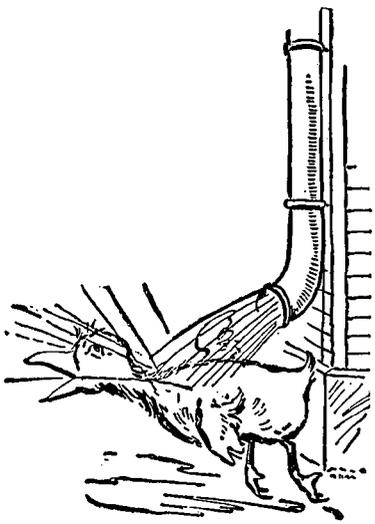
## LES PETITS POIS

Le maréchal de Saxe, voulant traiter son état-major à l'ouverture de la campagne, fit venir de Paris quelques litrons de petits pois, qui lui revenaient à plus de 25 louis, et défendit à son maître d'hôtel d'en rien dire. Il se faisait une fête de surprendre ses convives à l'aspect d'un plat aussi rare, tant à cause de la saison au mois de mars que pour le lieu et la circonstance. Au moment des entremets, il ne voit point paraître les petits pois tant attendus. Il fait appeler le maître d'hôtel. « Et les petits pois ? lui dit le prince à l'oreille. — Monseigneur... — Quoi, Monseigneur ! — Il y en avait si peu quand ils ont été cuits, le petit marmiton les a pris pour un reste et les a mangés. — Comment ! le malheureux ! qu'on me l'amène. » Le petit marmiton paraît plus mort que vif. « Et les petits pois, lui dit le maréchal, les as-tu trouvés bons ? — Oui, Monseigneur, ils étaient excellents. — A la bonne heure ; qu'on lui fasse boire un coup. » Tous les convives applaudirent à cette modération du maréchal, qui venait de remporter sur lui-même une si glorieuse victoire.

## DEVINETTE



— Vois-tu l'homme qui a laissé ici cette botte ?  
— Non, et toi ?



**Pas très bien portant.**

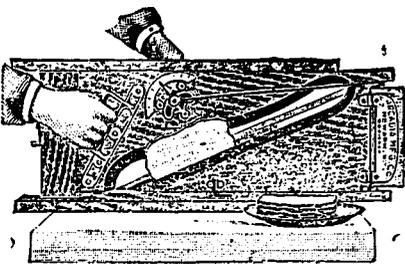
C'est une plainte universelle. On ne se sent pas dans son assiette. L'appétit est nul. Rien ne semble bon. On ne dort pas bien. Le travail ennue. On se fait une montagne de tout. Il y a beaucoup de gens qui se sentaient comme vous avant de s'être rétabli le système en prenant ce grand remède pour le sang,

**La Salsepareille d'Ayer.**

Elle guérit des cas semblables depuis 50 ans. Essayez-la vous-même. Envoyez chercher le "Curebook," 100 pages. Gratis. J. C. Ayer & Cie., Lowell, Mass.

**Dr BERNIER DENTISTE**

Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au **No 60 RUE ST-DENIS** à deux portes plus haut que le Jardin Viger. PRIX MODÉRÉS



**TRANCHE-PAIN** pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc... **RASOIRS** Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction; le plus bel assortiment de... **COUPELLERIE** importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez...

**L. J. A. SURVEYER, Quincaillier**  
6 Rue St-Laurent.

**Une Recette par Semaine**

Voici, deux procédés pratiques pour dessiner sur verre ou sur porcelaine et obtenir, soi-même, de très gracieux et artistiques motifs de décoration, ayant une réelle originalité.

Le premier consiste à écrire ou dessiner sur des plaques de verre ou de porcelaine, sur des assiettes, des gobelets, etc., à l'aide de crayons formés d'une matière vitrifiable. On dessine comme on le ferait sur une feuille de papier avec un crayon ordinaire et on choisit la couleur que l'on veut, car il existe des crayons de diverses couleurs.

Lorsque le dessin est terminé, on passe la plaque au four; la matière déposée par le dessinateur se vitrifie et devient inaltérable.

Le second procédé consiste à employer des couleurs spéciales, dénommées céramo-peinture, émail, etc., qui produisent un bel effet décoratif et s'appliquent sur toutes sortes d'objets sans nécessiter le passage au four. On trouve ces peintures spéciales chez les grands marchands de couleurs.

B DE S.

**Conversation de saison :**

—Tu vas aux bains de mer ?

—Oui, j'espère que je trouverai là une occasion de forcer mon mari à divorcer.

\*\*

**En police correctionnelle :**

—Prévenu, vous reconnaissez avoir volé le porte-monnaie du plaignant ?  
—Oui, mon président, mais c'est par faiblesse; il y avait deux jours que je n'avais rien pris !...

**VOUS SEREZ CONVAINCU**

Que votre rhume remonte à quelques jours ou à des années peu importe; si vous suivez consciencieusement le traitement au *Baume Rhumal*, le célèbre spécifique français vous rendra la santé.

Très amusantes, les réclames que publient, en cette saison, les hôteliers et les municipalités des villes d'eaux : "Notre station balnéaire regorge de monde... Les trains nous arrivent au complet... La saison bat son plein..., etc."

Mais le record du genre appartient, sans conteste, à cet hôtelier qui écrivait dernièrement à un client lui demandant s'il y avait du monde chez lui :

"Mon hôtel est tellement bondé, qu'il n'y a plus de place pour les punaises !"

\*\*

—Pourquoi représente-t-on la vérité toute nue ?

—Afin que chacun puisse l'habiller à sa façon.

**LES GUÉRISONS PAR LES PILULES ROUGES DU Dr CODERRE**

Attirent beaucoup d'attention parmi les femmes intelligentes.

Les premiers temps que les Pilules Rouges du Dr Coderre ont été offertes aux femmes souffrantes, partout, il y avait des incrédules qui doutaient de leurs grandes propriétés curatives, mais depuis que toutes ces sceptiques ont vu agir les Pilules Rouges du Dr Coderre, depuis qu'elles ont vu le petit groupe de femmes guéries grossir en une vaste armée de centaines de milliers, tous leurs doutes sont disparus comme onlevés par quelque chose de surhumain, si bien qu'aujourd'hui 90 femmes sur 100 qui se sentent pâlir et faiblir ont dû recourir aux Pilules Rouges du Dr Coderre; quelques boîtes les guérissent. Elles s'évitent des souffrances inutiles ainsi que les tracasseries d'un médecin. Le grand bien que les Pilules Rouges du Dr Coderre font à la population féminine attire l'attention de nos

Coderra sont un remède d'une bien grande valeur, autrement elles n'obtiendraient pas les résultats qui sont des faits positifs et non de pures réclames.

Mlle Emma Ross, Suncook, N. H., nous dit : "Je tiens à vous remercier pour le grand bien que m'ont fait les Pilules Rouges du Dr Coderre, je n'ai jamais été forte, je n'ai jamais pu travailler que par moments; dernièrement, je souffrais beaucoup de dyspepsie due sans doute à la faiblesse, les Pilules Rouges du Dr Coderre ont été pour moi une bénédiction. J'avais depuis des années, essayé tous les remèdes imaginables, et j'ai dépensé beaucoup d'argent. Quelques boîtes de Pilules Rouges m'ont rendu ma santé complète, je ne me rappelle pas avoir été aussi bien de ma vie, je suis forte, je travaille tous les jours. L'ouvrage ne me fatigue pas, je dors très bien, parce que ma digestion se fait très bien à présent; les Pilules Rouges du Dr Coderre m'ont guérie et je suis contente de vous le dire, comme je le dis à toutes mes amies."



Mlle EMMA ROSS.

Les femmes les plus intelligentes. Nos médecins les emploient et les recommandent comme un remède certain et peu dispendieux; le temps de douter de leurs guérisons n'existe plus, elles sont reconnues comme pouvant guérir et elles guérissent.

Le témoignage suivant sert à vous prouver une fois de plus que les Pilules Rouges du Dr

Voilà comment parlent presque toutes les femmes autrefois malades, et qui ont fait usage des Pilules Rouges du Dr Coderre; elles sont enthousiastes en louanges, joyeuses et heureuses, elles sont guéries. Femmes malades n'attendez pas que votre maladie devienne plus sérieuse, prenez de suite les Pilules Rouges du Dr Coderre, ce sont celles qui vous guériront. Pourquoi souffrir? Une boîte de 30 cents vous dure plus longtemps que n'importe quel remède se vendant pour une piastre, elles ne coûtent pas cher et guérissent, pourquoi donc souffrir? Tous les marchands Canadiens les vendent et les recommandent à 50 cents la boîte ou \$2.50 pour 6 boîtes, elles sont vendues en boîte seulement, jamais autrement; gare aux imitations, il y en a. Nous les envoyons par la maille sur réception du montant.

Cie Chimique Franco-Américaine,

Departement medical,

Boite Postale 2306. MONTREAL, Can.

**TRIO DE PROVERBES**

Une conscience pure est un bon oreiller.

x

Qui plaisir fait, plaisir attend.

x

Cœur content, grand talent.

SANCHO PANÇA.

A pochard, pochard et demi. Deux bons ivrognes, déjà fortement éméchés, viennent échouer à la terrasse d'un café.

—Garçon! crie le premier, donnez-moi une absinthe et deux morceaux de sucre...

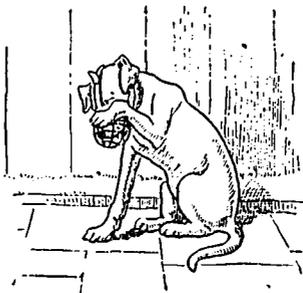
—A moi, dit l'autre, vous me servez un morceau de sucre et deux absinthes.

\*\*

Cueilli dans l'album d'un vieux célibataire :

"Quand on est jeune, il n'est pas temps de se marier; quand on est vieux, il n'est plus temps. Dans l'intervalle, on réfléchit."

**CHACUN A SES PEINES ICI-BAS**



S'il est une vérité au monde c'est bien celle-là! Voici un chien qui se désole parce que la muselière qu'on lui a mis l'empêche de manger à son aise. Combien d'hommes auraient besoin d'être ainsi armés contre leurs penchants? Je parle de ceux qui s'accolisent, surtout. Pour ceux-là, qu'ils aillent trouver le Dr Sylvestre, 1240 rue St-Denis, ou Mr Charles, 513 avenue Laval.

**Mieux que le Bain de Rivière...**

Pas de soleil brûlant ou de vents froids, — pure eau courante. — Juste la vraie température pour rafraîchir — Plongeon et nage.

JOURS DES DAMES :

Le Lundi matin et le Mercredi après-midi

**Bains Laurentiens**

ANGLE DES RUES CRAIG ET BEAUDRY

LISEZ

**"Le Monde Canadien"**

LA GRANDE REVUE HEBDOMADAIRE

12 PAGES, GRAND FORMAT

Publie toutes les semaines

LE PORTRAIT D'UN DE NOS HOMMES D'ETAT CANADIENS, UNE CARICATURE POLITIQUE AINSI QUE PLUSIEURS GRAVURES D'ACTUALITE, 4 PAGES DE FEUILLETON EMouvANT, NOUVELLES DE TOUS LES PAYS.

Abonnement

POUR LA VILLE ET LA CAMPAGNE

\$1.00 PAR ANNEE

UNE PIASTRE PAR ANNEE, avec le choix sur une collection de chromo-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Mgr Beuchési et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du *Monde Canadien* de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

No 75 Rue St-Jacques, Montréal

**COUPON - PRIME DU "SAMEDI"**

**Patron No**

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 15 CENTINS

Prrière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 20.

# QUEEN'S THEATRE

Semaine commençant le lundi, **6 Septembre**

Avec Matinées Mardi, Jeudi et Samedi

Le grand succès de la saison

## The Next Congressman

Par JOHN J. MCGINNESS  
Auteur de "Bells of Shandon"

Tout est neuf, empoignant et fin de siècle

**SUPERBE MUSIQUE**  
**JOLIES FILLES**  
NOUVELLES CHANSONS ET DANSES

PRIX : Soir, 15c, 25c, 35c et 50c.  
Matinée, 10c, 20c et 30c.

Phone 1032

Bébé est un jour surpris les deux mains frileusement enfoncés dans l'ouverture d'une chancelière.

—Que fais-tu là? lui demande sa mère.

—Ce que je fais? Je caresse la bête à chaleur!

\*\*

Z... est le mensonge fait homme. Ses amis ne croient plus un mot de ce qu'il dit.

L'autre jour, il commençait un récit en ces termes:

—Il était une fois...

—Mais non! l'interrompt l'un d'eux, mais non!... Il n'était rien du tout, ni personne!

\*\*

—Je voudrais parler au maître de la maison, dit un pauvre diable à un fermier qui se tient sur le pas de sa porte.

—Ma femme n'y est pas, dit le fermier.

# THEATRE ROYAL

SPARROW & JACOBS, . . . . . Gérants

PRIX Matinée:

Semaine commençant le lundi,

**6 SEPTEMBRE**

Après-midi et soir

La célèbre Comédie-farce

## THE PRODIGAL FATHER

3ème Tournée annuelle

Cette Comédie est la plus jolie qu'il y a sur la route cette saison.

Billets toujours en vente depuis 9 heures a. m. à 10 heures p. m.

10c

.. et ..  
20c

Pas plus haut.

Soir, Sièges Réservés:

10c extra.

# ACADEMIE DE MUSIQUE

**Le 7 Septembre**

CINQ SOIRS SEULEMENT

L'éminent acteur . . .

## M. Lewis MORRISON

donnera mardi, mercredi et mercredi en matinée . . . . .

### THE MASTER OF CEREMONIES

jeudi . . . . .

**RICHELIEU**

vendredi . . . . .

**YORICK'S LOVE**

samedi matinée et samedi soir

**FAUST**

Phone 5048.

## L'Or de l'Alaska!

## L'Or du Klondike!

Tout comme au vieux temps, aux jours de 1849. LE KLONDYKE, C'EST LE MONDE!

# THE ALASKA TRANSPORTATION AND DEVELOPMENT CO.

Incorporée. Capital, \$5,000,000. Non saisissable

**HON. T. R. FOSTER,**  
de Vicksburg, Mis., Président.

**F. A. OTTE,**  
Secrétaire et Trésorier.

Liste des principaux organisateurs et actionnaires de la Compagnie:

- J. B. LEGNARD, capitaliste, Chicago.
- FRANK A. HECHT, de la Compagnie Charles Kaestner & Co., Machinerie Générale, constructeurs de Brasseries, etc., Chicago.
- FRANK JOHNSON, Vice-Président de la "Drovers, National Bank", Washington Court House, O.
- W. H. WATSON, Président de la "Pioneer Furniture Co.", Eau Claire, Wis.
- DR ROBERT WALLACE HARDON, Collège Médical de Chicago.
- H. H. WINDSOR, Rédacteur de la "Street Railway Review", Chicago.
- GEORGE H. BARRETT, rédacteur de "The Bearings", Chicago.
- J. E. DOYLE, Directeur de l' "American Carriage Co.", Kalamazoo, Mich.
- WILLIAM A. BECKLER, "Northern Passenger Agent Queen and Crescent Railway", Chicago.
- JOHN LEAHY, Agent général pour le sud du "Cincinnati, Hamilton and Dayton Railway", Cincinnati, O.
- L. B. DAVIES, Trésorier de la "Michigan Medicine Co.", Kalamazoo, Mich.
- E. W. GRIFFITH, Président de la "First National Bank", Vicksburg, Mis.
- J. M. PHILLIPS, Caissier de la "First National Bank", Vicksburg, Mis.
- J. ALTMAN, Représentant de la "Armour & Co.", Chicago.
- ALBERT C. BLATZ, Président de la "Val. Platz Brewing Co.", Milwaukee, Wis.
- ALEXANDER L. BLADE, Secrétaire et Trésorier de la "A. Blade Son Co.", Milwaukee, Wis.
- EDWARD D. HAYES, Manufacturier, Kalamazoo, Mich.
- SYDNEY B. JONES, Agent des Passagers, à Chicago, de la "Indianapolis and Louisville Railway", Chicago.
- GEORGE W. STURTEVANT, Président de la "Phoenix Construction Co.", Chicago.
- EDDIE PATTERSON, Clifton House, Chicago.
- F. A. OTTE, Caissier de la "Shelbyville National Bank", Shelbyville, Ind.
- HENRY H. FULLER, Clévent de Snow, Dickinson & Co., Chicago.
- D. G. EDWARDS, Directeur du Trafic des Passagers de la "Cincinnati, Hamilton & Dayton R. R.", Cincinnati, O.
- FRANK J. REED, Agent général des Passagers du "Chicago, Indianapolis and Louisville R. R.", Chicago.
- HON. T. R. FOSTER, de "Fostoria et Vicksburg", Mis.
- F. S. MORDAUNT, Directeur général de la "Vicksburg Land, Manufacturing and Improvement Co.", Chicago.
- E. H. WICKETTS, Avocat du "Northern Pacific Railway", Chicago.
- Judge CHAS. H. HOGLUND, J. P., Chicago.
- EDWARD C. WESTMAN, de "Westman & Sodelin", Chicago.

Ces messieurs et beaucoup d'autres ont formé cette compagnie dans le but de diriger, vers l'Alaska, des expéditions bien équipées, composées d'hommes d'énergie et d'expérience.

**La Compagnie aura ses bateaux a elle, allant directement aux champs de l'or du Klondike et de l'Alaska en general.**

Pendant que nous enverrons un certain nombre d'hommes aux champs aurifères afin d'y découvrir et organiser des claims et les exploiter par les méthodes les plus perfectionnées, notre principal but sera les

### Affaires en general: Commerce et Transport.

Nous nous rendons acquéreurs d'un stock considérable de marchandises de toute nature pour les vendre à gros profits dans les localités Minières. Une expérience de plusieurs années dans le Montana, le Colorado et l'Australie nous a appris à connaître ce qu'il faut exactement et il y a autant sinon plus d'argent à faire en vendant des marchandises aux mineurs et aux cultivateurs de ces contrées, qu'il y en a à laver l'or; mais la recherche et l'exploitation du précieux métal ne sera pas négligée pour cela. Nous nous servirons de nos propres steamers, bateaux et barges sur tout le parcours de la Yukon, et nous aurons également une route de transport par terre de Juneau à St-Michel ou Dyca. Enfin toutes nos mesures sont prises pour être des premiers à pénétrer sur les gisements d'or avec des éléments organisés et conduits pour un profit mutuel. Les noms des signataires de la charte, des actionnaires, et des directeurs de la compagnie, sont une garantie suffisante de son intégrité et de sa solidité. Suivant les études les plus sérieuses et les informations soigneusement puisées aux meil-

leurs sources, nous sommes absolument certains, pendant la prochaine saison d'exploitation,

**D'acquérir un enorme revenu, nous permettant de payer de gros dividendes a nos actionnaires.**

Avec les mines que nous exploiterons, les nombreux magasins et comptoirs fonctionnant sur tous les points, avec les facilités exceptionnelles de transport que nous posséderons avec, aussi, une quantité d'autres avantages qu'il serait imprudent de dévulguer dans un prospectus, des profits énormes ne peuvent manquer d'être faits par la compagnie.

Des fortunes considérables seront promptement édifiées par des votes honorables et telles qu'il n'en a jamais été présenté au public depuis les jours à jamais mémorables de la découverte des placers Californiens. Allez-vous rester tranquillement assis sur votre chaise et laisser passer une pareille chance? Voulez-vous être de ceux qui pourront dire plus tard: "J'ai eu une superbe occasion de fortune et je l'ai manquée! Ne vaut-il pas mieux pour vous être de ceux qui diront: "L'occasion s'est présentée, je l'ai saisie au vol! Nous avons besoin, avant qu'il se soit écoulé deux mois, d'un million additionnel de dollars, afin de développer le plan gigantesque que nous venons de mettre devant vous. Il faut faire vite, si vous voulez être un des premiers à profiter de la fortune! Une part du stock, à sa pleine valeur, vous sera vendue à raison de

## \$1.00 Par Part

(non saisissable). Si vous n'avez les moyens que pour une, achetez-en une. Si vous êtes capable d'en acheter dix, tant mieux. Si vous pouvez en acheter cent, cela sera encore mieux.

Nous soumettons au public la plus vaste entreprise avec le plus gros capital d'exploitation qui soit sur la place et cela contre un très petit montant d'argent. Chacun peut donc faire sa fortune dans cette incomparable entreprise, tout en restant confortablement chez soi et sans s'en occuper davantage.

Notre première expédition partira en avril 1898, et arrivera en mai dans la vallée d'or de l'Alaska. L'expédition suivante partira une ou deux semaines plus tard, et, après cela, nos steamers et relais de transports spéciaux se suivront à des intervalles réguliers. Tout ce que l'intelligence humaine pourra faire pour la parfaite exécution du travail sera accompli par nos représentants et nous allons, immédiatement, commencer à acheter tout ce qui nous est nécessaire en équipement et provisions; c'est le moment de se joindre à nous, de devenir partie intégrante de la compagnie en formation, l'occasion de faire votre fortune ou, tout au moins, d'acquérir des profits énormes, relativement aux faibles sommes souscrites par vous. Agissez vivement, et le seul moyen c'est de nous écrire immédiatement en nous disant le nombre de parts que vous désirez souscrire et en joignant à votre lettre le montant en argent, à raison de \$1.00 pour chaque part, soit par un chèque sur New-York, soit par lettre enregistrée. Sur réception de votre lettre, contenant l'argent, vous recevrez immédiatement le certificat de versement constituant votre titre ainsi que tous détails nécessaires. Chaque fois que cela sera utile, des informations vous seront adressées sur la marche des affaires de la Compagnie et, chaque mois, aussitôt que l'expédition sera arrivée sur le territoire des mines, les dividendes afférents à chacune de nos parts de stock vous seront envoyées. Allez! Soyez parmi les premiers! Le stock sera vendu au pair, pour un montant limité et seulement pendant une courte période. Si vous désirez participer à cette aubaine, faites-le immédiatement. Adressez toutes lettres, argent et mandats à

## The Alaska Transportation & Development Co.

Fisher Building, coin Van Buren et Dearborn Sts.  
Chicago, Ill., U. S. A.

Demandez une copie de "ALASKA NEWS" et une aussi de nos offres spéciales pour le transport au Klondike. Celle comprenant votre transport personnel ainsi que les vivres pour une année, fournies par nous, sur les terrains aurifères, au prix de \$600, tout compris. Cela vous intéressera, sûrement, si vous êtes décidé d'y aller; sinon, notre offre de stock ne pourra manquer de vous agréer et de faire que vous ne deveniez un de nos actionnaires.

Il y a des gens qui ne sont jamais contents de rien. Voici la note qu'on peut lire dans un journal publiant la liste des brevets d'invention récemment pris :

"Appareil activant le feu dans les incendies de théâtres ou autres."

Qu'est ce qu'il lui faut donc à cet inventeur, qui trouve qu'on ne grille pas assez vite ?

Cueilli dans un volume de vers prêt à être édité :

"Le torrent s'élançait à gros bouillon du val !"

Entre deux brigades :  
—Parait, brigadier, qu'on va supprimer les anciens partis.  
—Puisqu'ils sont partis, pas besoin de les supprimer.

DICTONS POPULAIRES

SEPTEMBRE

Regarde bien auparavant  
Et après Saint-Denis les jours,  
Car si tu vois qu'il gèle blanc,  
Les vieux assurent que toujours

Le semblable temps tu revois  
Avant et après Sainte-Croix.  
A la Saint-Michel,  
La chaleur remonte au ciel.

MAGNIFIQUE ROMAN

LE FILS DE L'ASSASSIN

Cet émouvant feuilleton, qui a tenu les lecteurs du SAMEDI sous le charme de ses dramatiques situations, est maintenant en vente.

Au-dessus de 400 pages, grand format.

Il en sera adressé un exemplaire franco à toute personne qui nous fera parvenir la somme de

25 CENTS

Les timbres-postes (canadiens ou américains) sont acceptés.

ADRESSEZ VOS COMMANDES DE SUITE

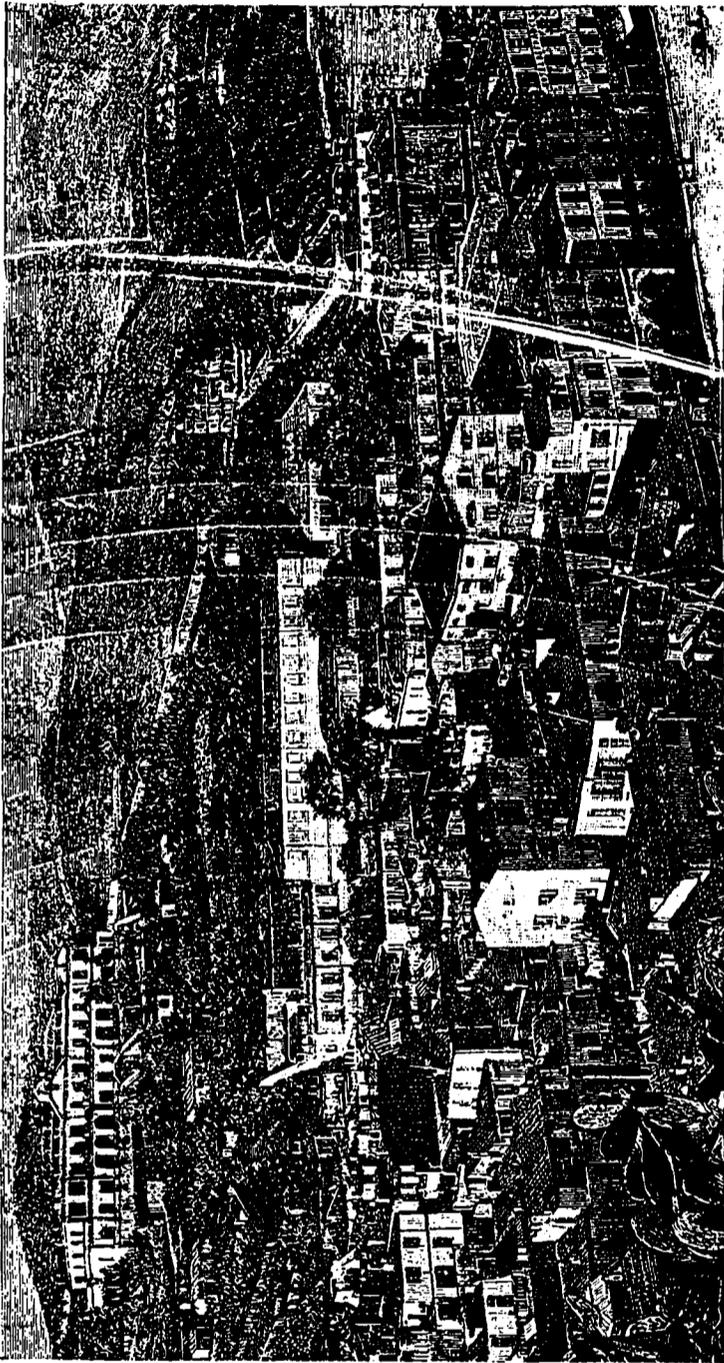
TIRAGE LIMITÉ

POIRIER, BESSETTE & CIE

No 516 Rue Craig

MONTREAL

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 93



Mme X... a sept filles.  
—Comme vous avez dû désirer avoir un fils ! lui disait une amie.  
—Oui, cert's. Mais, aujourd'hui, quelques gendres me suffiraient !

En police correctionnelle :  
Un témoin comparait, légèrement ému.

—Jurez-vous de dire toute la vérité, rien que la vérité ?

—Oui, m'sieu le président, mais vous m'frez ben servir un verre de vin ?

—Pourquoi cela ?  
—Dame, mon président, pour que la vérité elle ne soit pas altérée.

En famille :  
Monsieur, agacé.—Mais enfin, qu'est-ce qu'il a, cet enfant, à toujours crier, à toujours hurler ? Qu'est ce qu'il a ?  
Madame, d'un ton pincé.—Il a... il a le caractère de son père, tout simplement !

Aux environs de la Bourse, passe un financier véreux.

—Celui-là, fait Dulampin, je ne le salue plus.

—Tu as raison ; c'est un filou.

—Oh ! ce n'est pas pour ça, continue Dulampin ; mais hier je l'ai salué, et il n'a pas eu l'air de me reconnaître !

—Avez-vous lu la dernière pièce de poésie de X... ?

—Je ne lis jamais de poésie ; j'en écris.

—Ça doit naturellement vous préjuger contre les vers ; mais je vous assure qu'il y en a des bons tout de même.

PROPOS DE GENS DE LETTRES

Un attaché de la légation italienne causait littérature avec Théophile Gautier. L'attaché s'étonnait de voir les immortels systématiquement hostiles non seulement à certains hommes, mais surtout à certains genres. Il demandait quand le vaudeville, le drame, le feuilleton, le pamphlet auraient droit à la palme verte.

—C'est curieux, faisait-il, je croyais que tout chemin menait à l'Académie.

—Oui, dit Gautier amèrement, oui, comme tout chemin mène à Rome.

Au village :  
Quelqu'un disait à une bonne femme de la campagne qui venait d'emporter son mari :

—Comment, il est mort sans secours ? il n'y avait pas là un médecin ?

—Ma foi ! non, monsieur : chez nous, nous mourrons nous-mêmes.

Prévoyance.

—Non, vois-tu, maman, il a beau être riche, jamais je n'épouserai un homme qui a les cheveux rouges...

—Mais, ma pauvre enfant, réfléchis donc qu'avant un an il sera chauve !

—Que fait ton fils ?  
—Il est attaché à la caisse d'une grande Compagnie.  
—Ah ! on les attache maintenant.

RUE DE LA MONTAGNE AUX-HERBES-POTAGÈRES, A BRUXELLES

—Oyoyoie ! Si Ionie, qu'est-ce que ça est comme pour un droll' de çapeau que vous aveie une fois mis sur ta tête !

—Mais, ma tante, ça est droll' que tu le saie pas : ça est mon nouveau çapeau.

—Eh bien ! vous auriez vu une fois la figure de mon oncle, si moi z'étais sortie avec comm' ça une caricature !

L'idée fixe :  
—Avez-vous remarqué quel jeu brillant a Mlle X... au piano ? Quel doigté ! C'est prodigieux... Allez donc la regarder.

L'interlocuteur qui est caissier, machinalement :  
—Doigté à voir...

Poirier, Bessette & Cie

IMPRIMEURS

Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.

516 RUE CRAIG

MONTREAL

**AVIS.**—Ces de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste : Mmes Crépeau, Lecavallier, Albina Piquette, Art Roy, Mlle Léonie Charest, Blanche Fleury, Alice Jobin, Louis Bissillon, P Boire, E J Chartier, E Deukmedjian, André Gerthé, R Lesage, Lucien Melançon, F Michel Paré, Gertrude Pelletier, J A Rivard, F Wilkins (Montréal, Q), Mlle Scévole Gagnon (Anse à Giles, Q), Félix Laforce (Boucherville, Q), Félix Lajoie (Coaticook, Q), Mlle Victoria Guyon (Contrecoeur, Q), Louis Bessette, imprimeur (Farnham, Q), Mlle Anna Ferras (Hull, Q), Dominique Fleclaire Jr (Lachine, Q), Mlle Vic Bernibé, Mlle Eugénie Breton, J B Bergeron (Lac Mégantic, Q), Jos Gagné (Mile End, Q), Sophie (Ottawa, Ont), Yvle La Fapre (Québec, Q), Bernadette Blanchard (10 ans) (Richmond, Q), Mlle Louis Fucette (Sherbrooke, Q), Mlle Emma Gray (Sherbrooke Est, Q), Mlle Alexina Dulac, Joseph Lord (Sorel, Q), Mlle Albertine St Hilaire (St Romuald, Q), Edmond Leduc (St Louis de Gonzague, Q), Mlle R A Guillemette (Trois Rivières, Q), L Lapointe (Windsor, Ont), Pierre Parento (9 ans) (Bridford, Me), Hypolithe Thibault (Bridgeport, Conn), Elzéard Desrosiers (Brunswick, Me), John Champcy (Cambridgeport, Mass), Mlle Berthe Truteau, Jos D Thibault (Fall River, Mass), Mlle Albert Beaudet (Lowell, Mass), Pierre Girard, J Margoire Roy (Holyoke, Mass), Mlle Natalie Martin, Thomas Hébert (Lawrence, Mass), Mlle E F Martin, Mlle Marie St Hilaire, Jos Ouellette, Joseph Lavioie (Lewiston, Me), Mlle J S Aubin, Mlle A Blais, Mlle Chassé, Mlle Jos Couture, Mlle Jessé Dionne, Mlle Mary St Hilaire, Mlle Rosianne Lafort, Pierre Chenevert, Arthur Dionne, Alphonse Miot, Mlle Maria Durand (Lowell, Mass), Mlle Josephine Laverté, Dora Desmette (Manchester, N H), Mlle A Morissette (Nashua, N H), Lucie Delisle (North Adams, Mass), Pierre Pelletier (Le Roy, Mich), Jos Robitaille (Newark, N J), Mlle Cora

Blanchette, J B Paquette, Pierre Vanasse (New Bedford, Mass), Mlle Marina Lange, Mlle Antoinette Mollo, Emile Aubry, J M Camel, Jos Derrien, J M Dossat, Françoise G Leclerc, Nouvelle Orléans, La), Archille Bélanger (Pittsfield, Vt), Mlle Blanche Dancoso (Salem, Mass), Philibert Rainville (Sunderland, N H), Mlle Albertine Desrosiers, Mlle Anny Richard (Southbridge, Mass), Mlle Marie Leclerc, Régis Lefebvre (Woonsocket, R I), Julien Desnoyers, Henry Hickory, (Waitsfield, Vt), Mme J P Enouille, Mlle G Vadebonceur (Montréal, Q), Mlle Antoinette Chamberland (Fraserville, Q), J A Poliquin (Grandes Frères, Q), Mlle Alphonsine Lortie (St Hyacinthe, Q), Mme Henry Moreau (Dunith, Minn), Amédée Carlier (Lowell, Mass), Hélène Robillard (Pawtucketville, Mass), Jos Couplé (Manchester, N H) Alphonse Gréoux (Woonsocket, R I), Mlle Ida Allard, Mlle R H (Montréal), Mlle Phébe Parent (Lewiston, Me), Mlle A Morissette (Lowell, Mass), A C Tarte (Manville, R I), Mlle Wilfrid Desjardins (Terrebonne, Q), Mlle L Felletier (Fall River, Mass).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de L Lapointe (Windsor, Ont), Pierre Parento (Bridford, Me), J Margloire Roy, 69 High (Holyoke), Mlle Jessie Dionne, 381 Prince (Lowell, Mass), François G Leclerc, 339 Bourbon (Nouvelle Orléans, La).

Le tirage s'est fait en présence de A. M. Demers et A. Corneiller.

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 cents en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

# L'EXTRAIT ORCHITIQUE CONCENTRÉ

## DU DR FRED. J. DEMERS

Produit des effets non seulement prodigieux, mais presque miraculeux dans les maladies suivantes: Fatigue ou Épuisement Cérébral — chez l'Enfant, comme chez la Femme et l'Homme produit soit par le chagrin, les affaires ou les travaux intellectuels; contre les affections de la Moelle Epinière, Faiblesse Générale, Détérioration Nerveuse, Idées Fixes, Scrupules, Fluxions Blanches, Vapeurs, Énervements, Hystérie, Vertige, Vents, Incontinence d'Urino, Menstruation difficile ou supprimée, Beau Mal.

Ainsi donc, si vous souffrez d'aucune de ces maladies achetez cette Merveilleuse Préparation, qui est une Véritable Nourriture du Système Nerveux, et non moins précieuse aux gens en santé, pour se préserver des maladies, qu'aux malades pour se guérir.

Comme garantie, exigez toujours, sur chaque bouteille, le NOM et la SIGNATURE de l'auteur en ENCRE ROUGE.

Le prix est de \$1.00 le flacon ou 3 flacons pour \$2.50.

Si votre pharmacien ne l'a pas, adressez-vous au No 1157 Rue St-Laurent, ou l'on vous montrera des centaines de certificats de personnes guéries.

50 ANS EN USAGE !

**DONNEZ AUX ENFANTS** **SIROP DU DR CODERRE**

**PILULES DE NOIX LONGUES** (Composées) De McGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Étourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais  
DENTS POSEES SANS PALAIS  
S. A. BROUSSEAU, L. D. S.  
No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Électricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

## Ile Grosbois

Tous les jours, le dimanche compris, départ, du quai Jacques-Cartier, du vapeur

"FILGATE"

Capitaine GOULET

10 hr a.m., 2 hr p.m.

Allez respirer l'air pur du fleuve et vous promener sous les frais ombrages de l'île Grosbois. C'est la plus belle promenade que l'on puisse accomplir par ces temps de chaleur torride.

Prix, aller et retour, 20 centins

**GOMME du Dr Adam**  
Pour le Mal de Dents

En vente partout. - 10 cts

## MAISON DU PEUPLE!

**J. A. OUIMET**

Ci-devant GUILMETTE & OUIMET

Le magasin par excellence des ...

**Chaussures à Bon Marché**

On ne trouve absolument que là les

**SOULIERS D'HOMMES, en veau et en buff, 75c**

Une spécialité de CHAUSSURES DE PREMIERE COMMUNION

Gros et Détail. — Assortiment des plus complets

**No 1107 RUE ONTARIO**

Maison privée : 1105 RUE ONTARIO

## PHARMACIE DANIEL

1593 Rue Notre-Dame

Près le Palais de Justice

PRESCRIPTIONS UNE SPÉCIALITÉ

Médecines Brevetées

Françaises, Anglaises, Américaines et Canadiennes  
Parfums et Articles de Toilette, un choix ...

Les Dimanches et Fêtes : 9 heures a.m. à 1 heure p.m., et 4 heures à 6 heures p.m.

Tél. des Marchands 451

Tél. Bell 2289 ED F. G. DANIEL

Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

AVANT APRES

**J. G. A. GENDREAU,**  
DENTISTE

Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.  
Tél. Bell 2318 20 Rue St-Laurent

LA Société Nationale de Sculpture

A Responsabilité Limitée.

**DISTRIBUTION SPECIALE**

LE 10 Septembre 1897

**\$10,000**

Distribuées en Différents Lots

Gros Lot, \$2,000

**PRIX DU BILLET, 25c**

11 Billets, \$2.50 100 Billets, \$20.00

LA Société Nationale de Sculpture  
104 RUE ST-LAURENT

J. A. OUIMET, Président. A. MILETTE, Sec.-Trés.

ON DEMANDE DES AGENTS

Celebre **Sel de Coleman**

Sans égal pour la laiterie, la table et la ferme. Prompte livraison garantie.

CANADA SALT ASSOCIATION  
CLINTON, ONT.

LES CIGARES et CIGARETTES

**Chamberlain**

... SONT ...

**FIN DE SIECLE**

ESSAYEZ-LES!

**DIX Cents**

## Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 95



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition: UN CAVALIER ET SON CHEVAL.

Adressez, sous enveloppe fermée avec votre nom et votre adresse, à "Sphinx", journal le SAMEDI

**Avis Important** — Il sera donné en primos aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-Tête, qui nous seront parvenues, au plus tard le jeudi 16 septembre, à 10 h. du matin, un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centins en argent, au choix des gagnants.



PETIT DUC,

LA FINE CHAMPAGNE,

LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Curling Cigar," fait à la main vaut 10c pour 5c.